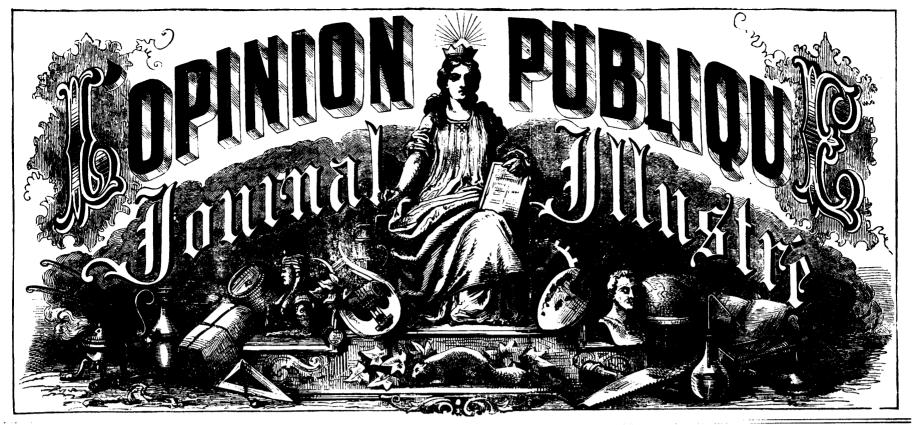
Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers / Couverture de couleur	Coloured pages / Pages de couleur	
Covers damaged / Couverture endommagée	Pages damaged / Pages endommagées	
Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée	Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées	
Cover title missing / Le titre de couverture manque	Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées	
Coloured maps /	Pages detached / Pages détachées	
Cartes géographiques en couleur	Showthrough / Transparence	
Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)	Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression	
Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur Bound with other material / Relié avec d'autres documents	Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire	
Only edition available / Seule édition disponible	Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une	
Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.	restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.	
Additional comments / Pagination continue Commentaires supplémentaires:		



Vol. IV.—No. 47.

MONTREAL, JEUDI, 20 NOVEMBRE, 1873.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTINS.

L'HON. ALEXANDER MACKENZIE.

Le chef du cabinet fédéral, dont nous publions le por trait, est un écossais pur sang, né en Ecosse, à Dunkeld, dans le Perthshire, en 1819. M. Mackenzie a donc maintenant cinquante quatre ans. Il est du grand nombre de ceux que l'émigration a jetés sans un sou vaillant sur nos plages hospitalières, et qui à force d'énergie et de travail sont parvenus aux positions les plus enviables. En arrivant se fixer dans le Haut-Canada, son premier métier fut celui de maçon. Il est facile d'imaginer, au prix de quel labeur persévérant il en est arrivé à conduire les affaires du pays en qualité de Premier-Ministre. un rude métier celui-là aussi. On ne lui contestera pas le titre de self-made man, fils de ses propres œuvres. Il est un des raies exemples en ce pays d'une fortune aussi étrange. M. Sandfield Macdonald, paraît il, a débuté dans le monde par être marmiton, mais simplement parce qu'il avait bien voulu s'échapper de la maison paternelle.

Nous connaissons peu de choses de la vie de M. Mackenzie jusqu'à son entrée au parlement du Canada-Uni en 1857. Nous savons seulement qu'il fut directeur de travaux sur le canal de Lachine, et qu'ayant fait des économies, il alla se fixer dans le comté de Lambton, où il se livra à l'agriculture, à la spéculation, à l'étude, et finit par fonder un journal, le Lambton Shield. Cette feuille n'a pas laissé de profonds souvenirs dans la mémoire des contemporains; c'était une feuille libérale, voila tout ce que nous pouvons en dire. Mais son passage dans le journalisme suffit à M. Mackenzie pour asseoir son avenir politique dans le comté de Lambton; il n'a pas cessé de représenter ce comté depuis sa première élection.

En Chambre, M. Mackenzie a toujours été remarqué par ses opinions inflexibles et ses habitudes laborieuses. Dans les querelles de province contre province, entre le Haut et le Bas-Canada, il s'est toujours placé parmi les plus ardents; il n'est jamais resté en arrière de George Brown. Mais, plus ferme ou plus reveche que son chef. il a refusé d'entrer dans le ministère de coalition qui a fait la Confédération. Il a toujours été le leader de l'Opposition depuis cette date. Travailleur infatigable, il est parvenu à se rendre maître de toutes les questions. grandes et petites; il connaît à fond tous les détails de l'administration.

En 1871, M. Mackenzie a été élu à la Chambre Locale d'untario pour le comté de West Middlesex, et accepta le portefeuille de Trésorier dans le cabinet Blake après la chute de M. Sandfield Macdonald. C'est ce ministère qui offrit une récompense de cinq mille piastres pour l'arrestation de Riel, acte de fanatisme regrettable au milieu d'une population mixte comme la nôtre. M. Mackenzie sortit du gouvernement en même temps que M. Blake lorsque le double mandat fut aboli. Tous deux voulaient venir tenter la fortune à Ottawa, où de fait la fortune s'est laissé tenter par eux.

Quelle sera la politique de M. Mackenzie, nous ne le savons pas encore officiellement. Mais comme administrateur, le nouveau ministre des Travaux Publics saura être le digne successeur de M. Langevin. S'il ne se montre pas honnête, c'est qu'il ne mérite point sa réputation.

Comme jouteur parlementaire, M. Mackenzie est de bonne force, mais peu agréable; mieux vant lire ses vention serait le renversement du système colonial actuel,

le plus abominable qu'il soit possible d'imaginer; il casse des mots comme autrefois il cassait des pierres. Son premier discours en Chambre a fait toute une scène. Les députés, qui n'avaient pas été avertis d'avance, ne purent se contenir, ils éclatèrent d'un immense éclat de rire. Avec le temps ils se sont habitués à ce malheureux accent et de son côté M. Mackensie a su acquérir des connaissances variées; de sorte que depuis plusieurs années il est l'un des députés que la Chambre écoute le plus volontiers. Ses plus chauds amis ne le compareront pas, sans doute, à M. Blake pour la science constitutionnelle et l'élévation, la largeur des idées, mais il est de ceux dont les Anglais disent: he is well informed, il est bien renseigné sur toutes choses.

M. Mackenzie n'a rien dans son extérieur qui attire la sympathie. Figure anguleuse, barbe rouge taillée en balai, ceil blanc qui ne dit rien du tout, raide dans ses allures, cassant dans son langage, il est de ceux qu'on est porté à prendre en grippe rien qu'à les voir. Les uns le disent excellent homme, les autres l'accusent d'être exclusif et fanatique. Il est d'une austérité qui l'honore sans doute, mais qui fait le vide autour de lui; on le respecte, on ne l'affectionne pas. C'est un caractère tout de même et une personnalité.

OSCAR DONN

UNE MALHEUREUSE IDEE.

Le Times de Londres publie un article sur l'affaire du Pacifique Canadien, dans lequel, après avoir demandé que les accusations formulées par M. Huntington soient enfin tirées au clair, il dit que "directement ou indirectement. cette question devra attirer l'attention de la législature anglaise au commencement de la prochaine session." L'article finit par ces mots: "Si cet incident ne se vide pas promptement et d'une manière satisfaisante, il sera peut-être du devoir de la mère-patrie de se prononcer énergiquement sur la question."

Le Montreal Herald reproduit cet article et le commente assez longuement. Suivant lui, les autorites impériales peuvent en effet atteindre les ministres canadiens, à qui elles ont prodigué par le passé les distinctions honorifiques, leur infliger un châtiment si elles croient qu'ils ont derogé aux lois de l'honneur.

Il y a une nuance essentielle contre l'idée du Times et celle du Herald. Le premier veut que le parlement anglais rende jugement. ni plus ni moins, sur les accusations de M. Huntington; le second glisse sur ce point, et demande l'intervention, non de la législature impériale, nous fait maîtres chez nous, libres dans le large cercle vrai, a le pouvoir de révoquer des titres ou des dignités conférés par elle; mais c'est là un procédé violent dont l'histoire contemporaine n'office croyons-nous aucun exemple, et qui comporte le déshonneur, la dégradation. Aussi bien est-il probable que l'article du Herald n'a d'autre but que de flatter la passion de partisans exagérés.

Mais quant à l'article du Times on doit y faire attention, car il suffit qu'un député anglais, fort de l'appui du grand journal de Londres, inscrive une proposition sur les ordres du jour de la Chambre des Communes pour que de ce moment tout un parti politique prêche l'intervention impériale dans les affaires intimes de la Confédération canadienne. Il est facile de comprendre que pareille interdiscours que de les entendre, car il a l'accent écussais et la ruine de nos libertés, de cette quasi indépendance

dont nous sommes si jaloux et qui est une des principales sources de notre prospérité.

Il ne peut être ici question de la culpabilité ou de la non-culpabilité de Sir John A. Macdonald; nous disons simplement que, fût-il le plus grand des prévaricateurs, le parlement anglais n'a rien à voir dans cette affaire.

Quelle est, en effet, la nature de nos relations avec la mère-patrie?

Nous n'en sommes plus à l'époque où le représentant du souverain anglais au Canada administrait autocratiquement; le temps est passé où le Gouverneur substituait sa volonté personnelle à celle de nos représentants; notre Gouverneur ne gouverne pas, il règne, et, ne l'oublions pas, il règne par délégation de telle sorte que le pouvoir qui le délègue ne réclame, surtout depuis la Confédération, d'autre souveraineté sur ce pays que celle reconnue par nous dans notre serment d'allégeance à Sa Majesté. Sous le régime colonial actuel, établi par le bon sens généreux de l'Angleterre, la Reme n'est, pour ainsi dire, que notre Suzeraine.

Elle maintient son représentant au milieu de nous, mais à la condition que cela nous convienne, et avec l'intention, exprimée souvent par les premiers de ses conseillers officiels, de le retirer, si nous le demandons, et de nous émanciper complétement. En quoi l'Angleterre se mèle t-elle de nos affaires? Ne sommes-nous pas les arbitres absolus de notre politique intérieure? Lorsque le projet de Confédération a été porté en Angleterre, la trèsgrande majorité du parlement a voté ce projet sur le principe que les provinces de l'Amérique du Nord réclamant cette constitution, il fallait sanctionner leur volonté sans discussion. Or, un vote semblable constitue un précédent qui é quivaut à une charte constitutionnelle. Le parlement anglais ne peut retirer une liberté qu'il a une fois octroyée: cela serait la négation de toute l'histoire politique de l'Angleterre. Le Canada est libre chez lui, voilà le principe sanctionné; juger l'affaire du Pacifique, ce serait une negation formelle de ce principe.

Sommes-nous, oui ou non, sous le régime du gouvernement responsable, du self-government? Que deviennent alors les libertés et les garanties de ce régime si le parlement anglais juge nos hommes d'état pour des actes accomplis chez nous, dans l'exercice régulier d'une indépendance accordée par notre constitution même? L'acte de confédération énumère tous les droits de notre législature. établit la responsabilité ministérielle, formule tout un système de gouvernement populaire; cette loi precise mais de la Couronne elle même. L'autorité royale, il est qu'elle trace, et il serait assez étrange que le parlement anglais s'attribuât le droit d'apprécier ce que nous faisons dans les limites posées par lui-même, de se mêler de nos affaires de famille, en un mot.

Le Gouverneur-Général était le seul trait d'union entre l'Angleterre et nous, le seul témoin de notre dépendance coloniale: les journaux anglais l'appellent le plus souvent Vice-Roi, et son autorité, passive d'ailleurs autant que celle de tout autre souverain constitutionnel, se fait sentir seule dans l'administration de nos affaires intérieures; l'autorité de notre vrai maître qui demeure là-bas, très loin, de l'autre côté des mers, ne pèse pas sur nos épaules. Or le Times propose au parlement anglais de nous juger, même de nous châtier. C'est vraiment une malheureuse idée qui compromettrait nos OSCAR DUNN. relations avec la mère-patrie.

N. D. DE LOURDES.

Trait remarquable de la puissance et de la tendresse de Marie.

Guérison de M. L'Abbé de Musy

racontée par son ami M. l'Abbé Antoine.

Nous partions, dit-il, de Couches-lès-Mines pendant la nuit du 6 août. A cette époque, la faiblesse de M. l'Abbé de Musy était telle, qu'il ne pouvait faire un pas; dans les gares, il fallait demander deux hommes d'équipe pour le transporter à bras de la salle d'attente au wagon.

Nous arrivions à Lourdes le vendredi 8 août dans la soirée; on nous avait retenu un appartement au premier étage; je dus, avec l'aide du cocher, y porter notre malade.

Dès le lendemain, nous descendions à la crypte; une chaise roulante permettait à M. de Musy d'approcher de la sainte Table; il eut ce bonheur-la chaque jour. Quand l'affluence était trop grande, le prêtre quittait l'autel et venait faire communier le malade à sa place. A la sortie de la messe, il des-cendait en voiture à la grotte, distante d'environ un kilomètre, et là, de nouveau placé sur sa chaise roulante, il pouvait aboret la de nouveau place sur sa chaise roulante, il pouvait aborder la piscine. Pendant six jours, il se plongea tout entier dans cette eau de miracle, et pendant six jours de nombreux pèlerins le virent à la même heure prier devant la grotte et consoler ses compagnons de souffrance. Plus d'un pleurait en le voyant si jeune et si infirme, et tous bientôt lui furent unis par la sympathie comme ils l'étaient déis par la prière.

par la sympathie, comme ils l'étaient déjà par la prière.

Deux jours après notre arrivée, M. l'abbé Peyramale, le vénéré curé de Lourdes, venait visiter notre cher malade; ses paroles, où respirait une foi si robuste, nous furent comme le garant d'une prochaine guérison. "Si la sainte Vierge veut "tant soi peu s'en mêler, disait-il, elle aura bientôt fait de vous guérir." Dès ce moment, M. de Musy avait trouvé un ami et

un avocat puissant auprès de Marie.

Le mercredi 13 août, seconde visite de M. le curé: "La sainte Vierge ne vous a pas encore guéri? s'écria-t-il en entrant; je vais me brouiller avec elle!" De nouveau il promet

ses prières, et nous laisse remplis d'espoir. Le jeudi 14, Mme la baronne de la Ruë, femme du sous-préfet de Saint-Malo, était, après douze ans de paralysie et de prétet de Saint-Malo, était, après douze ans de paralysie et de cruelles souffrances, soudainement guérie en touchant pour la première fois le sol de la grotte. Marie ne lui donnait pas même le temps de se plonger dans la piscine. Dans la foule, on disait: "C'est le tour de monsieur l'abbé." C'était si bien l'espérance de tous, que le Frère gardien réservait un cierge à cette intention pour le lendemain. La miraculée priait pour le malade. Lui-même me disait dans la soirée: "Je crois que je vais guérir" vais guérir."

On comprendra que la nuit du 14 au 15 se passa dans l'insomnie.

Le jour béni de l'Assomption, de grand matin, nous arrivions à la crypte, où les malades seuls sont admis à entendre la sainte messe les jours de fête. M. l'abbé de Musy demande avec instance que ma messe soit dite à l'autel de la sainte Vierge. Nous espérions peu obtenir cette faveur : elle nous est cependant accordée.

En revenant à la sacristie, je trouvai M. l'abbé Sire, ce serviteur si dévoué de Marie Immaculée; je m'offris pour servir sa messe. Particularité trop touchante pour que je ne la fasse pas connaître, son intention était ce jour-là, en offrant la saint sacrifice, d'en mettre le mérite à la disposition de la très-sainte Vierge pour qu'elle l'appliquât suivant son cœur et pour sa

C'était la deuxième messe qu'entendait M. de Musy après celle où il avait communié. J'étais tout troublé. A l'élévation, je m'aperçois, à mon grand étonnement, que le malade était à genoux; instinctivement je tire ma montre, il me semblait que le miracle commençait: il était huit heures. Un quart d'heure se passe, M. de Musy était toujours à genoux. De temps en temps je me retournais, redoutant de le voir s'affaisser par suite de la fatigue. Après la messe, je m'approche de lui, je n'en croyais pas mes yeux ; les quelques personnes présentes partageaient mon émotion. A neuf heures, j'avance en hési-tant la chaise roulante. M. de Musy se lève avec aisance, s'agenouille, se relève pour aller dire à une dame paralytique: "Madame, la sainte Vierge vient de me faire une grande "grâce... Elle m'a guéri. Ayez confiance, je la prierai pour "grace.... Elle m'a guéri. Ayez connance, je is pitelai pout "vous." Puis il part, et je le suis emportant la chaise sous mon

A peine sorti de la crypte, je lui demande s'il est guéri; il m'embrasse en pleurant et me dit: "Je le crois." paroles furent échangées. Qui pourrait rendre le sentiment avec lequel elles sont dites et entendues?

Le cocher, dont les services nous étaient désormais inutiles,

s'éloigne plein d'étonnement.

Nous descendons à la source miraculeuse à pied et par le plus long chemin. D'abord il nous est impossible de rien dire...; puis, jusqu'à la grotte, nous récitons des Ave Maria. Le Frère, tout en larmes, nous apporte le cierge que son pressentiment nous gardait; il ouvre la grille et la referme sur nous. Cette protection contre la foule n'était pas inutile; d'abord stupéfiée, elle reconnaît le prêtre que depuis six jours elle voyait incapable de faire un seul pas. On crie: "Au miracle!" Le Mugnificat est entonné....L'affluence est énorme et augmente à chaque instant. Après les dix Ave Maria réci-tés pour les pécheurs, d'innombrables images sont présentées; M. de Musy peut les signer sans aucune fatigue, lui qui depuis longues années ne se servait pas de ses yeux.—On veut le voir marcher, il marche, et tous le voient, grâce à sa haute taille. Il bénit la foule..., on demande qui il est. Il raconte sa guérison en quelques mots: "Je suis un prêtre du diocèse d'Autun. Depuis vingt ans j'étais malade; il y a onze ans que je n'ai pu dire la sainte messe. Depuis plusieurs mois je ne pouvais plus marcher....Je suis venu à Lourdes pour demander ma guérison; la sainte Vierge me l'a accordee : aidez-moi à l'en remercier!"

Puis il faut encore signer les images, les livres, qui affluent de toutes parts. A onze heures et demie, les Pères mission-naires font ouvrir la grille: le flot se précipite, chacun veut approcher de celui qui a été l'objet d'une grace si grande; on veut toucher ses vêtements, baiser ses mains; on tombe à genoux en demandant sa bénédiction, ses prières : tous pleurent.

M. de Musy traverse à grand'peine cette foule. On le suit jusqu'à la maison des Pères, on veut encore le voir marcher. Après quelques instants de repos, il monte à la chapelle en gravissant facilement le rapide escalier de bois qui y conduit. Vers deux heures, il revient chez lui.

Le soir à vêpres, M. Peyramale racontait à ses paroissiens cette guérison, et la proclamait un des miracles les plus grands et les plus avérés qu'on eût vu à Lourdes.

Après vêpres, M. de Musy faisait sa première visite et allait remercier M. le curé. Je voudrais pouvoir rendre la joie et les transports de ce saint prêtre en voyant son cher malade si bien

Le lendemain samedi, au milieu et malgré d'incessantes visites, nous dûmes préparer les cérémonies de la messe un peu

oubliées après onze ans d'interruption.

Dans l'après-midi, un inconnu se fait annoncer; il entre, aborde M. l'abbé de Musy en lui disant: "Je viens vous remer-"cier. Votre miracle m'a converti. Il y a quarante ans que "je ne fréquentais plus les sacrements. En venant à Lourdes, "j'ai promis à ma sœur de me convertir si je voyais un miracle. J'étais devant la grille lorsque vous racontiez le vôtre. Ce récit m'a convaincu, je me suis confessé et je vous " demande la faveur de communier à votre messe."

M. de Musy ne lui répond qu'en l'embrassant et en lui disant

que ce miracle ui causait autant de joie que le sien. Le lendemain matin M. Peyramale venait chercher M. de Musy qu'il voulait assister à si première messe. Elle fut dite à l'autel du miracle. La crypte regorgeait de fidèles qui tous voulaient communier de la main du prêtre guéri. La première personne qui eut ce bonheur fut le converti du 15, la deuxième était la miraculée du 14.

Après ces jours d'incon parables émotions, M. l'abbé de Musy est revenu dans sa famille. Il a dit la messe chaque matin; il marche sans fa igue ; il peut écrire ou lire de longues heures ; la guérison est complète.

· l'abbé Antoine, Pretre du diocèse d'Autun.

MONTRÉAL.

Tout le monde sait qu'à Montréal, à l'heure qu'il est, s'élève une magnifique chapelle en l'nonneur de N. D. de Lourdes. Comme dans les Pyrénées, nous voulons qu'elle descende aussi parmi nous, qu'elle nous apporte du ciel ses dons ineffables, toutes les tendresses de son cœur immaculé. La sainte Vierge depuis qu'on l'invoque aussi en Canada, sous ce nom béni de N. D. de Lourdes, a déjà manifesté souvent qu'elle agréait ces prières. On compte des conversions étonnantes et bien des guérisons. Qui sait, si elle ne fera pas éclater davantage sa miséricorde, quand elle aura pris possession de ce nouveau sanctuaire. C'est ce que nous espérons. Ce magnifique monument qu'on élève en l'honneur de son Immaculée Conception, monument de foi, de piété filiale, parlers vivement à son cœur. Oui, toutes les pierres de cet édifice seront alors comme autant de voix qui prieront pour nous, qui feront descendre du siel des torrents de grâce. A nous donc de venir au secours de cette belle œuvre, l'une des plus belles du monde, disait un jour un pieux et savant Prélat.

Ah! il y en a tant qui pourraient donner if: cilement, s'ils le voulaient!

Pour pouvoir continuer les travaux de cette chapelle au printemps prochain, nous faisons en ce moment une Loterie. On en a mis les billets à la portée de tous, afin qu'un chacun puisse faire sa petite part de sacrifice.

Voici cette loterie.

Loterie pour venir en aide à la Construction de la Chapelle de Noire-Dame de Lourdes.

MEMBRES DU COMITÉ DE DIRECTION.—MM. C. A. Leblanc, Shérif, A. Dubord, Ecr., A. Jodoin, fils, Ecr., L. O. Hétu, Secrétaire, Rev. H. R. Lenoir, Ptre., S.S., Trésorier.

La loterie aura lieu l'an prochain, 1874. Le mois, le jour, l'heure et le lieu seront alors annoncés par la voie des journaux.

OBJETS DE LA LOTERIE. Trois lots (terrain rue Berri) de \$1200 chaque.....\$3,600

(Ces terrains avoisinent la Chapelle de N	D. de	Lourdes.)
Un prix en or de	\$500	\$500
Un prix en or de	200	200
Un prix en or de	125	125
Un prix en or de	75	75
Deux prix en or de	50	100
Quatre prix en or de	25	100
Dix prix en or de	10	100
Vingt prix en or de	5	100
Cinquante prix en or de	2	100
Cent prix en or de	1	100
Un objet eu or de	2 5	25

132,000 BILLETS: 25 CTS. CHAQUE.

N. B.—Les acquéreurs des lots seront à même de les garder ou de recevoir \$1200 pour chacun de ces lots. S'ils les gardent ou qu'ils les vendent, personne ne pourra bâtir sur ces terrains sans certaines condicions convenues avec le Révd. M. H. R.

On pourra se procurer des billets, soit de L. O. Hétu, écuyer, Notaire, rue St. Jac jues, No. 16, soit au Presbytère de l'Eglise St. Jacques, rue Ste. Catherine, No. 473, par lettres ou autre-

10 billets pour \$2.25. do do do do 22,50.

CAUSERIE.

"Qu'il faisait bon de vivre au temps des robes sans volants, des chapeaux séculaires et des éternelles amours," soupirent tout bas les fillettes apres avoir entendu les tantes et les mamans renchérir sur les joies d'un autre âge. L'on se drapait alors avec quelques aunes d'étoffe suivant toutes les règles de l'art et de la poésie; maintenant une pièce suffit à peine pour satisfaire les exigences de la mode. Et jadis le monumental édifice qui recouvrait la tête d'une jeune personne se transmettait de siècle en siècle avec les bijoux et les traditions de famille. Comme nos coquets couvre-chef dont la durée est si éphémère palissent et font piteuse mine devant ses glorieux souvenirs!

C'est que, voyez vous, tout était solidement trempé dans le bon vieux temps! J'ai souvent entendu un grave Sénateur chanter malicieusemeut, en appuyant chaque mot de gestes significatifs:

Aujourd'hui l'on s'aime qu'un jour Et maintenant les feux d'amour Ne sont plus que des feux de paille.

Personne ne cherehait à relever cette provocation, tous les coupables baissaiont la tête sans mot dire et l'impitoyable chanteur assurait en faisant rimer mattresse avec tendresse, qu'il n'était pas rare de voir les preux d'autrefois brûler d'une même flamme pendant trente ans.

Brûler pendant trente ans pour la même idole, voilà certe un feu d'auguste mémoire! Ces galants chevaliers n'avaient besoin d'aucun autre sujet de méditation pour se rappeler les peines de l'autre vie et ce devait être un superbe spectacle que ces perpétuelles illuminations sur le même autel. Il n'est pas hors de propos de supposer qu'à la vingt-neuvième année revolue les cœurs commençaient à se calciner et les immortels objets d'un aussi long culte s'en retournaient tout doucement poussière. Si la chanson se rapproche tant soit peu de la vérité, on est porté à se demander pourquoi cette différence? La faute vient-elle de l'adorateur ou de l'idole? LeSage pense que tous deux sont peut-être coupables, en tout cas je décline l'honneur de jeter la première pierre.

"Les demoiselles d'un certain monde, remarquait une tante

dans la conversation intime, sont trop exigeantes sur le chapitre de la toilette, et de l'ameublement; elles ne veulent aucunement entendre raison là-dessus, et rendent la vie difficile

plus tard à leurs maris.

-Mais, reprit une dame des mieux apprises, je connais aussi des époux intolérants pour tout ce qui n'appartient pas au dernier statut de la mode, ils ne souffriraient pas que leurs femmes eussent une garniture, une fleur ou une plume de moins que ne l'exige le nouveau code.

Les hommes de notre époque étaient exempts de cette faiblesse, ajouta une troisième, rendons-leur cette justice ; ils avaient de plus graves soucis et s'abstenaient au moins de nous infliger ce tourment-là. Nous n'abusions pas non plus de nos prérogatives, et ce n'était jamais sans raison que nous échangions nos modestes ajustements.

—Salut à toi ! siècle de liberté et d'immortalité, pensaient les jeunes filles en écoutant leurs mamans.

De nos jours la rage de l'or dépoétise la jeunesse, ce n'est qu'avec la poussière de ce métal qu'on attise le feu sacré! Tircis, à vingt-deux ans se fait déjà vieux, ses précoces instincts se sont développés subitement, il est mûr avant l'âge. -- Mon cher, dit-il à Lucas qui prête encore ses naïves affections sans intérêt, vous êtes un charmant enfant, il faut songer à l'avenir. Et d'un seul coup de pinceau notre habile artiste trace aux yeux émerveillés de son ami les éblouissants tableaux d'une longue suite d'héritières, dont les noms figurent avantageusement dans les fastes de son heureuse mémoire à côté du chiffre approximatif de leur fortune. Voyons un peu! Mademoiselle B., une splender de leur fortune. dide femme sur ma foi, fraîche et suave figure, taille de reine, et gentils revenus. Mademoiselle R., attrayante brunette avec une bouche et des yeux à renverser le monde, quelques mille louis font prévaloir ces heureux dons; mais mademoiselle D., c'est une toute autre affaire. Figures-toi, mon cher, une magnifique éducation: les trois Grâces et les neuf Muses revivent en elle tous les secrets de le science et les neuf Muses revivent en elle, tous les secrets de la science et des beaux arts lui sont familiers; elle les cultive généralement avec un égal succès; il est probable que le chiffre de sa dot encore inconnu atteindra un montant fabuleux! Chaque femme a ses attributs particuliers, nul ne saurait le nier et la fortune ne peut que favoriser le complet développement de ces dons physiques et moraux. Ainsi raisonne notre ami Tircis; après tout il ne doit pas être regardé comme un malhonnête garçon parce qu'il considère dans sa profonde sagesse que ces attraits divers se revêtent d'un charme inconnu à travers des lunettes d'argent. Le sensible Lucas se laissera persuader aussi, soyez-en sûrs. Bientôt, vous apprendrez qu'il se fait homme; le candide élève de Tircis lira les contes orientaux, et sa fertile imagination prendra son essor vers les contrées enchantées où s'épanouissent

Bon voyage, tendre Lucas, ce n'est pas sans chagrin ni sans dépit que je te vois partir; mon cœurime le dit: Hélas! nous ne nous rencontrerons jamais!

LE MEMORIAL DE CHISLEHURST.

Nous venons de recevoir la première livraison d'une publi-cation importante. Son but est indiqué par l'éditeur, qui s'exprime en ces termes dans l'avant-propos:

Le Mémorial de Sainte-Hélène, écrit par le comte de Las-Cazes, sous la dictée de l'empereur, a réfuté bien des erreurs, a lutté victorieusement contre bien des préjugés, a dissipé bien des calomnies, bien des nuages.

Le Mémorial de Chislehurst se propose un but absolument identique; il sera l'exact reflet des pensées, des écrits, des paroles mêmes du souverain envers qui la Françe a contracté

ne dette aussi lourde, et qu'elle semble avoir si vite oubliée.

A la tête de cette publication, dont la rédaction est confiée à des rédacteurs éminents, se trouve M. Paul de Cassagnac.

Nul mieux que lui n'était en situation, par son talent et par son dévouement, de mener à bonne fin une aussi difficile entre-

Notre ami nous permettra d'emprunter au préambule contenu dans cette première livraison quelques lignes d'un puis-

Dans cette histoire populaire, dans cette légende racontée au courant de la plume par quelques écrivains qui veulent bien s'inspirer de mes conseils, la moindre place n'appartiendra pas au Prince Impérial.

On vous racontera quels soins l'empereur prit de son fils, combien de fois, le mettant sur ses genoux, il lui disait de ces paroles qui restent gravées dans la mémoire, qui forment et qui deviennent la semence des pensées les plus sublimes.

J'ai l'honneur de le connaître, de le bien connaître. vous le dis; c'est un homme, un vrai homme, dans toute l'acception du mot.

Ecoutez ceci (c'est toujours du domaine de l'histoire, et non point de celui de la politique) ; je vais vous raconter ce que je n'ai jamais raconté à personne, une conversation que j'ai eue

avec lui dans des moments bien solennels.

C'était à la fin du mois d'août 1870 : l'armée du maréchal de Mac-Mahon allait de Châlons sur Metz, essayant cette désastreuse tentative de jonction qui se termina par l'épouvantable catastrophe de Sedan.

catastrophe de Sedan.

J'étais à Rethel, couché sous la tente avec les camarades,
lorsque l'empereur m'envoie chercher. Le quartier général se
trouvait installé à la sous-préfecture; j'arrive; on m'introduit,
et la première phrase de l'empereur est celle-ci: "Qu'y a-t-il
de nouveau à Paris? Vous y étiez il n'y a pas bien longtemps;

je sais que vous avez vu l'impératrice; parlez-moi de ce qui se

J'étais un peu troublé; néanmoins je réponds à l'empereur

par ces paroles significatives.

—"Ce qui se passe, Sire? Cela depend. Si je dois uniquement me préoccuper de faire plaisir à l'empereur, il n'y a rien de nouveau, si je dois dire la vérité, hélas! il se passe bien des

choses!

—" Parlez comme vous en avez l'habitude," dit l'empereur

Alors je m'adosse à la cheminée, et, roulant nerveusement dans mes mains ma calotte de zou ve, je commence en ces termes:

"Ce qu'il y a de nouveau, Sire, c'est que vous n'êtes plus empereur..

L'empereur fait un monvement, et je poursuis :

"....Non, vous n'êtes plus empereur; qu'est-ce en effet qu'un empereur? c'est de notre temps, comme du temps de César-Auguste, celui qui réunit sur sa tête la plus grande somme des pouvoirs civils et des pouvoirs militaires.—Où sont vos pouvoirs civils? on a convoqu's la Chambre sans même vous consulter.

—"C'est vrai," fait tristement l'empereur.
—".... Et vos pouvoirs militaires, où donc sont-ils? Avec ce système parlementaire qui vous a presque détrôué. vous n'êtes plus rien dans l'armée; vous n'avez pas cinquante hommes à commander; si nous sommes battus, c'est vous qui êtes battu, vous seul qui n'y serez pour rien; si vous êtes vainqueur, c'est MacMahon et Bazaine qui seront vainqueurs! Sire, reprenez votre pouvoir autoritaire. Soyez de nouveau l'homme de Strasbourg, de Boulogne, de Ham, de Décembre, de Magenta; renvoyez l'Assemblée, mettez-vous à la tête de l'armée, et si nous devons tomber, tombons tous de haut, et en traçant dans l'air un foudroyant sillon!"

L'empereur m'écoutait ému, les larmes aux yeux et silen-cieux. Tout à coup, il secoua la tête avec une expression douloureuse, et il murmura ces mots: Il est trop tard!

Je voulais partir; l'empereur me retient à déjeuner, et après un court repas, il me congédie de la main et rentre dans le

Au mépris de toute étiquette, je le suis ; il se retourne étonné ; et l'œil en feu, la voix brève et saccadée, je lui dis : "Pardon, Sire, mais je n'ai pas fini."

Alors, je reprends ma thèse avec une énergie eroissante, et donnant à ma parole tout ce que la vigueur morale et physique peut lui communiquer d'irrésistible.

L'empereur écoutait mélancolique et sombre.

Pendant ce temps-là, le prince Impérial s'était glissé furtivement et, lui aussi, écoutait avec de grands yeux étonnés

L'empereur n'eut encore qu'un mot, ce mot terrible dans la bouche de ceux que la fatalité étreint: Il est trop tard!

Je sortis désespéré, mais je trouvai dehors le prince qui m'a vait suivi. Je vais à lui et je l'aborde sur la terrasse; là j'engage une conversation rapide et poignante dont il doit se souvenir; car elle a marqué dans sa vie.

--- Mais où donc en sommes-nous, me dit le prince avec des sanglots dans la voix, dites-le moi?"
--- Monseigneur, nous sommes perdus, cela se voit, cela se sent; je ne suis pas le bon Dieu, j'ignore comment cela se passera, mais d'ici à quelque temps, à quelques jours, il n'y aura plus d'Empire et vous serez peut-être en exil."

Le prince était en proie à une profonde douleur qui me frap-

pait malgré moi.

Je l'interromps, et je lui demande sur un ton d'ardente in-terrogation: "Monseigneur, accepteriez-vous d'être empereur en cédant l'Alsace et la Lorraine?"

Le prince me regarda fixement et, d'une voix ferme et résolue, d'un geste qu'on ne saurait dépeindre : " Jamais, monsieur. je ne consentirais par ma volonté à demeurer l'empereur d'une France morcelée!"

Je regardais ce jeune homme avec admiration. Il y avait tant de feu dans son regard, tant de patriotisme dans sa parole, tant de vigueur dans son geste, que l'espoir dans l'avenir me reprend et que j'ajoute: "Monseigneur, si jamais, é ant en exil, des gens comme moi, comme d'autres que vous connaissez, "vont vous trouver et vous disent: Le moment est venu, il faut rentrer, il faut jouer sa vie, il faut sauver la France, "viendrez-vous?"

Le prince, sans hésiter, me répond d'une voix profonde :

-"JE vous le jure, monsieur!"

A partir de ce moment-là, j'ai cru dans cette dynastie si flère-ment représentée que le malheur pouvait l'atteindre sans jamais

Une autre fois, c'était en Angleterre quelques jours à peine avant la mort de notre bien-aimé empereur.

J'étais à Cam'len, après déjeuner; je demandai au prince, l'autorisation de causer avec lui. Il me mena dans un salon voisin, et là, je lui parlai en ces termes textuels:—" Monseigneur, je viens vous rappeler une première conversation que nous avons eue à Rethel dans de bien douloureux moments. Eh bien, je vous demande si vous êtes toujours résolu et si, le cas échéant, vous êtes prêt à tout? Vos amis de France veulent le savoir. Car vous n'êtes pas un prince d'Orléans ou de Bourbon; il ne vous suffit pas d'avoir des droits et il faut savoir les faire valoir. Pour sauver la France, pour lui rendre le gouamé par elle, encore une fois êtes-vous p nement accl

Et le prince toujours avec cette voix tranquille où l'énergie virile est empreinte, me répondit!

" Oui, MONSIEUR, JE SUIS PRET A TOUT!"

Voilà le prince que nous avons pour chef nous tous qui comb ttons sous l'étendard impérial, qui est le vrai, le seul drapeau de la France. Croyez-en celui qui vous raconte ces épisodes, et qui n'a jamais menti: " Nous avons un homme! un vrai, un fort, un brave!"

PAUL DE CASSAGNAC.

On dit que Mgc de Bonnechose, cardinal archevê que de Rouen, en ce moment à Rome, doit demander au St. Père qu'il daigne venir à Paris, pour y poser la première pierre de l'église du Sacré Cœur.

DE TOUT UN PEU.

Il y a à Trianon, un homme petit, d'une maigreur cadavérique et prodigieusement barbu. Vêtu à la mode d'il y a cinquante ans, ce vieillard se promène invariablement tous les jours pendant la durée de l'audience, sur la terrasse de Trianon, quelquefois en compagnie, mais le plus souvent seul.

Il se nomme Jean Migeon et il est jardinier à Verdun. Eh bien! quand vous passerez près de cet homme, sa-luez-le avec respect, car il est un de ceux—et ils ont été rares—qui ont fait leur devoir avec un stoïcisme et un

courage au dessus de tout éloge. Connaissant la Moselle à fond, dès que M. le maréchal Bazaine fut investi, il se présenta à lui, s'offrant de porter des dépêches n'importe où.

--Si vous voulez que j'aille à Paris, dit il au comman

dant en chef de l'armée du Rhin, j'irai.
—Mais vous êtes bien âgé et bien cassé! lui objecta

-Qu'importe? répondit-il avec une énergie qu'on lisait

indomptable dans ses yeux clairs et francs.

Une première dépêche lui fut confiée--je ne me rap

pelle plus pour quelle place de guerre. Vingt quatre heures après, il rapportait la réponse A quelques jours de la, le grand uartier-général fit ap-

peler Migeon. Quand le planton vint lui dire qu'on avait besoin de lui, il le trouva, fusil au poing, et apprenant l'exercice à des jeunes gens de seize à dix-sept ans. Cette fois, on lui remit une dépêche à porter à M. le maréchal

Avant de partir, Migeon prit soin de coudre cette dépêche dans un morceau de taffetas noir qu'il s'appliqua sur l'œil gauche, endossa ses vêtements les plus vieux, les plus usés, prit, dans une boîte, du fil, des aiguilles et des crayons, et partit.

Les premiers postes prussiens qu'il rencontre, en sortant de Metz, ne pensèrent même pas à arrêter ce pauvre vieux infirme qui, dans leur langage, leur offrait ce que contenait—maigre bagage!—sa petite boîte de sapin. Plusieurs même lui firent l'aumône. Qui, du reste, aurait pu se méfier de ce pauvre homme, qui semblait y voir

juste assez pour ne pas trébucher dans les chemins?
Sa mission remplie, il se disposait à revenir à Metz, lorsque, au moment même où il sortait de Châlons, M. le maréchal MacMahon lui confia une dépèche pour le mi-

nistre de la guerre à Paris.
Voilà donc de nouveau Migeon sur les chemins. Paris, où il arriva bientôt, M. le général Trochu, frapps de l'énergie que montrait ce vieillard, le récompensa généreusement, et, de plus, lui promit la médaille militaire.

Mais, ne voulant pas rester inactif, Migeon s'enrôla dans les francs tireurs de la Presse, où sa conduite et sa

bravoure lui valurent bientôt le grade de sergent. Un détail absolument *inédit* à ce sujet: Ce fut Migeon qui, *le premier*, à la tête de son escouade de francs-tireurs, pénétra dans le Bourget le 30 octobre 1870, en tuant, de sa main, la sentinelle ennemie qui se trouvait devant le premier poste prussien dans ce village.

Aujourd'hui, le brave Migeon habite Verdun, sa ville natale, et y exerce l'état précaire d'ouvrier jardinier.

On lit dans la correspondance parisienne du Nouvelliste

Je termine ma correspondance par une petite anecdote, dont l'authenticité peut vous être affirmée par un de vos

L'autre jour à Trianon, après l'audience, Lachaud cau-sait avec Gambetta Quoique séparés de toute la lon-gueur de leurs opinions, par suite de cette camaraderie familière qui s'est maintenue au barreau de Paris, les deux avocats se tutoient.

On parle du procès Bazaine, la conversation devient po-litique et Lachaud s'animant dit à l'ex dictateur :

J'admets que par excès d'ambition tu sacrifies ton pays à tes rêves de pouvoir; mais, malheureux, comment peut tu descendre jusqu'à frayer avec la radicaille, et comment n'as tu pas, à défaut de patriotisme, assez de dignité pour couper ta queue, comme on a dit.

—Eh! mon bon, répond Ga nbatta avec sa verve gas-conne, tu en parles à ton aise, toi! On voit bien que tu ne les connais pas, ces chers amis! Si je coupe ma queue elle me co pe la tête!

—Alors, tu es prétendant par intimidation. Toujours l'histoire de Ledru Rollin obligé de suivre ceux dont il était le chef. Soit, tu arriveras après l'interim dont M. Thiers caresse le prochain avénement. Muis, en bon ca-marade, prévieus moi quelques heures avant ta proclamation comme président de la République, afin que j'aie le temps de faire mes malles pour m'expatrier.

—Je te le promets, répondit Ginbetta en serrant la main de Lachaud. Puis, revenant sur ses pas, il ajoute: —Dis donc, cher ami, ne t'occupe pas de tes bagages.
Prends seulement un sac de nuit. Cela ne durera pas la

Une dépêche spéciale de Londres du 1er courant au-nonce la réception en cette ville d'une lettre particulière datée de Borna 12 août, aux termes de laquelle le célèbre explorateur Livingstone serait retenu prisonnier par une tribu sauvage de l'Afrique Centrale, qui exigerait, pour lui rendre la liberté, une rançon qu'il est hors d'état

On a reçu au département de l'Agriculture, à Ottawa, la nouvelle du décès de M. Dixon, agent en chef de l'émigration à Londres.

Les commettants de M. Glass, député de Middlesex-Est, qui vient d'abandonner le gouvernement, lui ont adressé une requête de 400 signatures, lui enjoignant de résigner immédiatement parce qu'il ne représente plus l'opinion de la majorité du comté. Les signataires dé-clarent qu'ils ont pleine confiance dans l'honnêteté, le patriotisme et la bonne administration du gouvernement. | matique de Jacobs ne veulent s'en passer.

FAITS DIVERS.

suicide.--Vendredi, vers cinq heures, le bruit se répandait dans la rue St. Laurent qu'un cordonnier nommé P. Carroll, propriétaire du magasin connu sous le nom de l'People's Shoe Store," avait tenté de mettre fin à ses jours en se coupant le coup avec un rasoir. Les doutes furent bientôt dissipés lorsque l'on vit passer une civière, sur laquelle se trouvait un homme et qui prit le chemin de l'Hôpital-Général.

M. Carroll, ancien soldat dans l'armée anglaise, s'était établi cordonnier, il y a environ un an, au no. 131, que St. Laurent.

Il avait eu des habitudes d'intempérance, mais il y a environ huit mois, il se fit en lui un changement complet.

Il devint d'une sobriété exemplaire. Malheureusement ses efforts furent mal récompensés; sa femme se mit à boire, négligea son ménage et lui rendit insupportable le domicile conjugal. Il recommença à boire, sa femme s'enivrait de son côté, et lorsque tous les deux étaient sous l'influence de l'alcool, ils entamaient des querelles qui mettait en émoi tout le voisinage.

Vendredi et les jours précédents les scènes avaient été plus violentes que de coutume, mais à 4 heures tout bruit cessa, lorsque vers cinq heures, la femme sortit échevelée dans la rue, en appelant au secours, disant que son muri venait de se couper la gorge.

Lorsque les agents de police arrivèrent, Carroll était étendu sur le plancher de la chambre, baigné dans son sang. Il portait au cou une affreuse blessure. Après un premier pansement, on le fit porter à l'Hôpital-Général où il mourut le lendemain, sans avoir retrouvé sa connaissance.

Le coroner a tenu une enquête dans l'après midi, le verdict a établi que le défunt s'était suicidé dans un accès passager d'aliénation mentale.

Carroll laisse quatre enfants, dont le plus âgé a huit ans, dans la plus profonde misère.

NOUVEL HOPITAL.—Le 3 courant, à la Place Richmond, a eu lieu la bénédiction d'un nouvel hôpital fondé par l'hon Chs. Séraphin Rodier. Sa Grandeur Mgr. Taché, archevêque de St. Boniface, Manitoba, officiait. Cet hôpital, destiné à recevoir les enfants pauvres de Montréal, a nom "Bethléem."

Sa Grandeur, en prononçant le sermon de circonstance

a félicité le fondateur de sa grande charité. Après la cérémonie, tout le monde fut invité à prendre part à un splendide déjeuner, chez l'hon. C. S. Rodier. Au déjeuner, l'hon. M. Starnes a parlé du bien que le fonda-teur de l'Hôpital "Bethléem" a fait pour les enfants de cette ville. M. Rodier a répondu en disant qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour les pauvres de son pays.

On lit dans le *Herald*, de New York: Les plus hauts prix qui aient jamais été obtenus pour le bétail dans l'ancien comme dans le nouveau-monde, l'ont été à une vente par encan, à Utica, ces jours derniers. La somme de 260 mille piastres a été payée pour quinze vaches. Ceci parait incroyable. Bien plus, une seule vache a obtenu le prix de quarante mille six cents piastres, d'autres 35, 25, 15 et 10 mille piastres. Heureux les fermiers qui élèvent ces vaches d'or. Ce commerce d'animaux devra les rendre en peu de temps millionnaires.

FEMME DÉVORÉE PAR UN OURS.—Un Italien et sa femme, les époux Botacini, résidents de New-York, étaient allés avant-hier exhiber dans les villages voisins un ours danseur, leur gagne pain habituel. Après avoir récolté force pennies à Harrison et à Kearney, ils continuèrent à cheminer par la campagne, et arrivés au hameau de Bend, à un mille et demi de Kearney, l'homme enchaîna l'ours à un arbre et dit à sa femme de préparer ses provisions pour le déjeuner pendant que lui même irait chercher quel ques rafraîchissements dans la maison la plus proche. Pendant l'absence de l'Italien, l'ours bondit sur la femme dont le corps déchiré par les griffes et les dents de la bête féroce, ne fut en un instant qu'une plaie hideuse. Aux cris d'angoisse de cette malheureuse, l'homme s'était hâté d'accourir à son secours, mais il était trop tard; il ne retrouva à la place de sa compagne qu'un mélange informe d'os broyés et de chairs meurtries. A cette horrible vue, les manifestations bruyantes de sa douleur at-tirèrent plusieurs personnes, dont l'une, sur sa demande, tua l'ours en lui logeant une balle dans la tête. Les restes de la pauvre femme ont été inhumés dans le cimetière de la localité.

LES PECHERIES DE TERRENEUVE.-Une lettre de St. Jean, Terreneuve, dit que les marchands, pêcheurs et commercants sont enchantés du succès des pêcheries durant la saison. A la suite d'une pêche très productive de loupmarin a succédé la plus magnifique pêche de saumon, morue et maquereau qui ait eu lieu depuis vingt ans.

La pêche de la morue au Labrador n'a pas dépassé la moyenne, mais on a pris du hareng en quantités énormes. Les pêcheries de la côte ont été excellentes. La saison a été très favorable à la préparation du poisson et l'auátá délicieux j ici. Le prix du poisson e зqu encore élevé; la morue sèche de première qualité se vend \$4 le quintal. Le saumon et le hareng se vendent aussi bon prix. Les hommes sont si rares à St. Jean que l'on est obligé d'engager des femmes pour décharger les bateaux de pêche.

Par proclamation en date du 14 du courant, dit le Métis, la Législature de Manitoba est convoquée à se réunir pour la dépêche des affaires, mardi, le 4 novembre prochain.

On dit que le but de cette convocation est de faire adopter par les Chambres le projet d'extension des li mites de la Province, afin de le présenter au Parlement Fédéral durant sa présente session.

Tous ceux qui connaissent les vertus du Liquide Rhu-

BULLETIN TELEGRAPHIQUE.

FRANCE.

Paris, 5.—Dans l'affaire Bazuine le dernier ministre de la guerre à donné son témoignage relativement à ses actes pendant qu'il était ministre.

Il a pris sur lui la responsabilité de la marche sur Sé lan, il a admis qu'il a reçu des dépêches du mar chal Bazaine à Paris; il n'a pas fait connaître le contenu de ces dépêches au maréchal MacMahon parce qu'il croyait qu'il le savait déjà.

Bayonne, 5.—Les républicains ont été défaits par les Car-listes dans une bataille qui a été livrée dimanche dernier.

Paris, 8.—Trois bureaux de l'Assemblée à qui était dévolue la charge de choisir les membres du comité nommé pour décider de la prolongation de la présidence de MacMahon, ont élu le comte de Remusat, M. Léon Say et M. Laboulaye, de la Gauche Les républicains ont ainsi une voix de majorité dans le comité. Ce résultat a créé beaucoup d'excitation. La Droite qui, à l'ouverture de l'Assemblée, a proposé un terme de dix ans, pour la prolongation du pouvoir de MacMahon, vient d'offrir, paraît-il, un terme moyen de cinq ans.

M. Léon Say, à la requête du gouvernement, a consenti à l'ajournement du débat engagé sur son interpellation relative au défaut du gouvernement d'avoir ordonné des élections géné-

rales pour remplir les sièges vacants.

Paris, 8 —Tous les ministres ont offert, aujourd'hui, leur démission. Mais le président Mac Mahon n'a pas voulu l'accepter. A la Cour Martiale de Trianon, séance d'aujourd'hui, les maréchaux Canrobert, Lebœuf et le général Ladmirault ont déclaré qu'à leur connaissance aucune dép²che n'a été reçue à Metz du maréchal Mac Mahon, le 23 août Ils ont aussi affirmé sous serment que l'avance de Mac Mahon n'a pas été mentionnée devant le conseil de guerre tenu le 26 août.

Madrid, 8. - D'après la Gaz tte Officielle, un engagement entre les carlistes et les républicains a eu lieu près de Miranda. L'issue du combat n'est pas connue

Paris, 9 —La Droite a consenti non seulement à limiter la prolongation du terme d'office de MacMahon à 5 ans, mais aussi à ce que le nom de président de la république lui soit donné d'une manière officielle.

Par cette concession, la Droite a gagné un des membres du comité de la prolongation des pouvoirs et a ainsi la majorité.

Une députation a visité M. Thiers et lui a présenté une adresse; en réponse, l'ex-président a déclaré que les monarchistes avaient subi un échec et que le succès d'une république conservatrice était assuré.

Paris, 10.—On s'attend à ce que le compromis offert par la Droite sera accepté avec quelques modification, l'excitation di sinue et la crise n'est plus à craindre.

Londres, 11.—Une dépêche de Paris dit qu'un complot sé

rieux, dans le but de faire monter le comte de Paris sur le trone, a été découvert dans cette ville.

On dit que les autorités ont en leur possession des docu-

ments qui compromettent plusieurs politiciens.

On dit aussi qu'une députation de monarchistes doit se rendre à Salsbourg, dans le but de demander au comte de Chambord d'abdiquer ses prétentions au trône de France en faveur du comte de Paris.

Paris, 11.—La Commission sur la prolongation des pouvoirs du président a élu Laboulaye comme son rapporteur et donne instruction à M. de Rémusat de conférer avec MacMahon.

Paris, 12.—Ab-del-Kader, célèbre arabe, est mort.

Paris, 12.—Le comité chargé de se prononcer sur la question de la prolongation des pouvoirs du président Mac Mahon, a adopté la proposition de Casimir Périer, demundant que la loi prolongeant les pouvoirs de Mac Mahon, de 5 ans au delà de la présente assemblée, devienne une partie de la constitution, après que les projets de loi constitutionnels auront été passés

Paris, 13 -Le procès du colonel Stoffel, accusé d'avoir fait usage de paroles outrageantes à l'adresse de la poursuite au Conseil de guerre du maréchal Bazaine, s'est terminé aujour-d'hui. Il a été trouvé coupable et condamné à trois mois de prison et les frais.

Paris, 14. —Bischoffsheim, le célèbre banquier de cette ville est mort aujourd'hui.

La situation à Versailles, se complique de nouveau. Le compromis entre la droite et la gauche, menace de tomber dans

Le gouvernement et la droite ont décidé d'insister à ce que les pouvoirs de MacMahon soient prolongés à dix ans.

Le ministre de la guerre a informé la Commission du budget qu'il lui faudra un subside extraordinaire de 17,000,000 de francs pour lui permettre de mettre à exécution les clauses de la loi de recrutement.

Les élections dans les départements du Finistère et de Seine et Oise auront lieu le 14 décembre.

Il y a en ore dans les prison: 3,000 communistes qui atten-

deut leurs procès.

ESPAGNE.

Bayonne, 8.—On vient d'apprendre que les carlistes ont remporté une grande victoire sur les troupes du gouvernement. Cette victoire a été chè ement achetée. Les républicains ont fait de lourdes pertes. Le lieutenant Prime de Rivera est au nombre des morts. Le général Moriones blessé est tombé au pouvoir des royalistes avec quarante de ses officiers.

De leur côté les carlistes ont été sérieuse nent éprouvés. Le général Ollo et d'autres chefs ont reçu de graves blessures. Madrid, 12.—Une dépêche de Cartagène annonce que les

insurgés vont quitter le port de cette ville. Les rapports de Bayonne attribuent le gain d'une grande ba-

taille aux carlistes sur les républicains. Ces derniers ont perdu plus de 1300 hommes.

Bayonne, 14.-Don Carlos a fait frapper une médaille commémoration de la victoire que les Carlistes ont remportée récemment à Miranda de l'Arga.

ANGLETERRE

Londres, 13.—Il y a eu des troubles sérieux hier soir, à une assemblée qui a eu lieu en faveur de la Home Rule, à Kilkenny, Irlande. La populace lança des pierres à la police, qui fit une charge contre les assaillants et procéda à plusieurs arrestations.

Londres, 14.—Le gouvernement anglais a donné instruction à ses consuls résidents à la Havane et à Santiago de Cuba, de suivre avec attention les procédés exercés contre ceux qui ont été faits prisonniers à bord du Virginius, vû qu'il a été informé qu'un d'entre eux est suj t anglais.

Londres, 14.—Le steamer City of Montreal est arrivé à Quanstown à trois heures cette après-midi, trainant à la re-morque le vaisseau avarié Cuy of Richmond Toutes les personnes qui se trouvaient à bord de ce dernier steamer étaient en bonne santá.

Londres, 14. -Les journaux du matin de Londres commen-

tent au long sur le récent massacre de l'équipage et des passagers du Virginius à Cuba et tous forment l'espoir que ces exécutions seront vengée: par les Etats-Unis.

On a reçu la nouvelle que les pêcheries sont complétement manquées au Groëenland et qu'il y règne une terrible famine. Dans un seul village, 150 personnes sont mortes de faim.

Londres, 14 -Une dépêche de Cartagène dit qu'en lépit de tempête, la canonnade a continué toute la journée hier. La ville a été ravitaillé.

Le consul anglais est le seul représentant des puissances étrangères qui soit encore à Carthagène.

BT \TS UNIS.

Washington, 10 -Un des dépositaires de la maison de banque Jay Cooke et Cie, de cette ville, affirme que cette mai-son a fait une proposition de pay r quinze pour centen argent et le reste en bons du chemin de fer du Pacifique pour satisfaire aux demandes de ses créanciers.

New-York, 11 —Les préparatifs pour la nouvelle expédition à Cuba avancent rapidement.

Le correspondant du Herald, à Washington, dit que dans une entrevue qu'il a eu hier avec le secrétaire Fish, au sujet de l'affaire du Virginius, le secrétaire lui a fait les déclarations suivantes:

C'est une affaire compliquée que celle du Virginius. Notre gouvernement ne peut rien faire avant que les faits lui soient officiellement soumis, mais vous pouvez être sûr qu'il agira avec diligence et célérité aussitôt qu'il sera au fait de toute l'affaire.

En parlant ensuite des affaires cubaines, Fish dit qu'il savait bien que le gouvernement espagnol n'approuvait pas l'exécu-tion des captifs du Virginius et il ajouta : c'est un véritable assassinat et aucun homme de bon sens ne peut prétendre d'excuser ce massacre.

Washington, 12.-Le se rétaire Fish a reçu aujour l'hui un télégramme du consul général à la Havane, lui annonçant que les journaux de la Havane publiaient, de sour e officielle, paraît-il, la nouvelle de l'exécutisn du capitaine du Virginius, 36 hommes de l'équipage et 12 autres, le 7 et le 8 courant, à Santiago de Cuba.

Le secrétaire se rendit de suite au Manoir de l'Exécutif et fit voir ce télégramme au président. Quelques minutes après il télégraphia au consul général de vérifier les faits auprès des

La récente indignation contre les autorités cubaines commençait à se calmer, mais elle s'est réveillée pire que jam is. Cette nouvelle se répandit promptem nt par toute la ville et

était le suj t de toutes les conversations dans les cercles officiels et diplomatiques. Il a déjà été an roucé que le gouvernement espagnol avait

donné ordre d'attendre ses instructions, mais il semblerait que ses or lres n'ont pas été obéis, ce qui confirmerait la remarque du ministre des affaires étrangères, qu'il était impossible de s'entendre avec les autorités cubaines.

Washington, 14.—On peut annoncer de source officielle qua quoique nos préparatifs navals ne veulent pas dire que nous déclarons la guerre à l'Espagne ou à Cuba, ils démontrent néanmoins la détermination de notre gouvernement de protéger coûte que coûte, les intérêts américains et de prévenir de tels massacres, comme ceux qui viennent d'avoir lieu.

L'expérience nous fait voir que le gouvernement espagnol ne peut pas faire exécuter ses propres décrets à Cuba et par conséquent il est d'urgence que les Etats-Unis protégent ses citoyens contre les cruautés cubaines.

New-York, 14.—Une dépêche de Washington dit que l'on vient d'apprendre que le reste de l'équipage du Virginius a été fusillé, ce qui porte à 111 le nombre de ceux qui ont été exé cutés.

L'on pense que c'est un canard, qui a été préparé à dessein, par les agioteurs de la Bourse, et par conséquent l'on n'y ajouté pas foi

Washington, 14. -Notre gouvernement attend pour voir ce que le gouvernement espagnol fera en réponse à nos protestations contre les outrages récemment commis à Cuba.

L'on peut annoncer sur l'autorité du Président lui-même, qu'il n'a jamais donné instruction décisives à Sickles d'offrir notre aide au Président Castelar pour pacifier Cuba.

Boston, 14.—On a reçu ordre aux chantiers de la Marine de Boston, de gréer la frégate *Brooklyn*, de manière à ce qu'elle puisse prendre la mer le 15 décembre.

On dit que le Franklyn se prépare aussi pour prendre la mer. New-York, 13.—Le lendemain de la prise du Virginius, un conseil de guerre a été tenu à bord du Tomado. Tous ont été trouvés coupable de pira erie et la preuve et les sentences furent envoyées scellées au capitaine général et à l'amiral.

Après que le Couseil se fut ajour é, tous les prisonniers, à l'exception de Bembetta, Jesus del Sol, Pedro Cespedes et le général Ryan, furent escortés à la prison de villepur 100 volon-laires et un peloton d'infanterie de marine. Le général Burriel demanda que tous les prisonnies fussent

confiés à sa charge, à l'exception du capi aine et de l'équipage qui seralent expédiés à la Havane et remis à la charge du com-mandant général de l'infanterie de marine, et déclara que dans 24 heures tous seralent jugés et exécutés, de manière à éviter toute complication avec l'extérieur -c'est à-dire, toute intervention étrangère.

Il a aussi empêché la trans.nission d'un télégramme que le consul américain ici adressait au consul américain à Kingston, et dans lequel il lui annonçait la prise du Virginius et lui de mandait de quelle nationalité il était.

New York, 13. - Une dépêche de Washington à la Trib ine dit que le président a pris au sérieux les événements qui viennent de s'accomplir, au sujet de l'affaire du Virginius et que s'il découvre quelque moye : par lequel ce gouvernement puisse la responsabilité.

Le Herald dit que l'on ne doit plus s'en tenir aux protestations diplomatiques et aux prétendus ordres envoyés de Madrid mais qu'on se fie plutôt à notre métal et dans la bravo re de nos marins, et demandons une prompte et ample réparation pour l'outrage causé par les meurtres qui ont eu lieu à Santiage

de Cuba, et par la capture illégale du Virginius. Le Times dit qu'il n'est pas pesoin de convequer une assemblée d'indignation pour ce sujet, qu' le gouvernement fera son devoir et défendra le dra ea : national par tous les moyens possibles.

CUBA

La Havane, 12.—Le 7 courant, le capitaine et 36 des membres de l'équipage du Virginius ont été exécutés à Santiago de Cuba, et le jour suivant (le 8) 12 autres des volont ires cubains qui se trouvaient à bord de ce vaisseau ont été fusillés ; parmi ces derniers se trouvaient Franchi Alfaro.

capitaine Fry et l'équipage du Virginius et 12 autres patriotes cubains, dit que Franchi Alfaro a offert \$1,000,000 aux autorités espagnoles si on lui accordait la vie sauve.

Les Espagnols disent que Alfaro devait prendre la charge de la Présidence de la prétendue république cubaine.

Plusieurs passagers des deux sexes, arrivés ici hier par le City of New York, de New-York, ont été arrêtés en débarquant sous

accusation d'être complices des insurgés.

Le conseil de guerre qui juge les prisonniers du Virginius siége encore et fait les choses avec le plus d'expédition possib!e

Parmi l'équipage et déguisés en chauffeurs, se trouvaient Ignacio Alfaro, Bosa, Ar o, Varona, Castellanos, Pineda, Mola, Boitel et auters Cubains distingués. Le capitaine Joseph Fry, connaissait évidemment le but de l'expédition et la valeur du chargement et dont il prit la charge

en retour d'une forte somme d'argent.

On pens: que cela va mettre fiu à toute nouvelle tentative de la part des insurgés.

Le capitaine et l'équipage ont été fusillés sur la Place Publique, par un peloton d'infanterie de marine. Les douze insurgés ont été fusillés à onze heures et demie, hier matin.

M nzillano a été attaqué de tous les côtes per les insurgés qui étaient en grand nombre. Le combat a duré jusqu'à 3 heures de l'après-midi et les rebelles ont été repoussés.

Paris, 16.—Quand l'assemblée s'est réunie aujourd'hui, les députés de la droite annoncèrent que la Commission, sur la prolongation des pouvoirs du Prési lent, siégeait encore et proposèrent d'ajourner quelques heures, et que si cela était nécessaire, il y aurait une séance du soir, pour recevoir le rapport de la Commission.

La gauche s'opposa fortement à la motion, et il se fit un grand tumulte dans l'Assemblée.

Après que le calme se fut rétabli, le secrétaire de la Commission, annonça qu'il était impossible de dire quand le rapport serait prêt, mais, cependant, l'Assemblée, par une forte majorité, décida d'ajourner jusqu'à cinq heures cet après-midi.

Paris, 16.—\(\) la séance de l'après-midi dans l'Assemblée, M. Laboulaye fit lecture du rapport de la Commission sur la prolongation des pouvoirs du Président.

Le rapport commence en disant qu'il serait très difficile de prolonger avec les lois organiques les pouvoirs du Président Mac Mahon, parce que sous le titre de Président de la République se déguiserait une espèce de dictature.

La France veut un gouvernement permanent, mais il est impossible de prolonger au-delà de 5 ans les pouvoirs du Président Mac Mahon.

Le rapport propose aussi de constituer la République de telle manière que la France ne deviennent plus la proie des révolutions et recomman le la nomination d'une Commission de 30 pour considérer les projets de loi constitutionnels

Il termine en faisant un appel aux conservateurs en faveur de 'établissement de la République, puisque les projets des monarchistes n'ont pas réussi, sans quoi la dissolution de l'As semblée est inévitable.

Le débat sur le rapport est fixé à lundi prochain. Les conclusions de la Commission causent b.:aucoup d'émoi. Dans les élections qui ont eu lieu aujourd'hui, les républi-cains ont été victorieux dans le département de l'A de.

Londres, 16. -On dit que Sir John Duke Coleridge va être élevé à la pairie.

Madrid, 16.--Il est rumeur qu'en conséquence de l'affaire du

Virginius une crise ministérielle est imminente, mais cette rumeur est contredite dans les cercles officiels.

Une délégation du club colonial s'est présentée au ministère de la guerre aujourd'hui et a prié le ministre de ne pas rappeler Jouvellar de Cuba.

Le ministre leur a répondu qu'il ne pouvait rien promettre, avant d'avoir été informé exactement des faits. Bayonne, 16.—Dorregarry, le chef carliste, occupe à present Los Arcos.

Le général Moriones, s'est retiré à Logrono où il attend le résultat de la crise ministérielle à Madrid.

MARIAGE FASHIONABLE.

Le mariage de Win. Shirples, Ecr., avec Demoiselle Célina Caron, que nous avons annoncé mercredi, a été célébré par Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque, assisté de MM. Lalibert: et Vincent.

La mariée a fait son entrée dans l'église à 101 heures, suivie de ses filles d'honneur. De riches tapis recouvraient l'allée, et l'intérieur de l'église était élégamment décoré de pavillons et de fleurs. Mesdemoiselles Dessane touchèrent l'orgue, M.d. Dessane, M.d. Lynch, et Mile. Tourangeau, chantérent avec succès divers morceaux appropriés à la circonstance, et le Septuor Haydn, qui avait bien voulu prêter son concours, joua des airs religieux avec son succès ordinaire, ce qui n'a pas peu ajouté à la solennité de la cérémonie. La messe terminée, les nouveaux époux se rendirent à Spencer Wood, accompagnés des invités aux noces.

La mariée avait une jolie toilette de moire antique blanc, garnie de dentelle et satin, avec fleurs d'oranger. La toilette des filles d'honneur con istait en soie rose garnie en tarlatane, mêlée de satin.

Les garçon; d'honneur étaient : MM. Alfred Knight, D. O'Meara, T. Jones, Chs. Sharples, Crawford Lindsay, et Archer, ayant pour filles d'honneur, Mesdemoiselles Létitia Caron, Shurples, Corinne Caron, McDougall, Azarine Caron et Eugénie Taschereau.

Le déjeuner a eu lieu à Spencer Wood. 90 personnes y ont pris part. Le plus joyeux entrain a régné durant le rep is Mgr. l'Archevêque proposa la santé des nouveaux mariés, et fit un discours des plus heureux.

La santé des parents du murié fut proposée par Son Exc. le Lieut Gouverneur, qui retraça en peu de mots les belles qualités de la famille Sharples, remarques qui furent

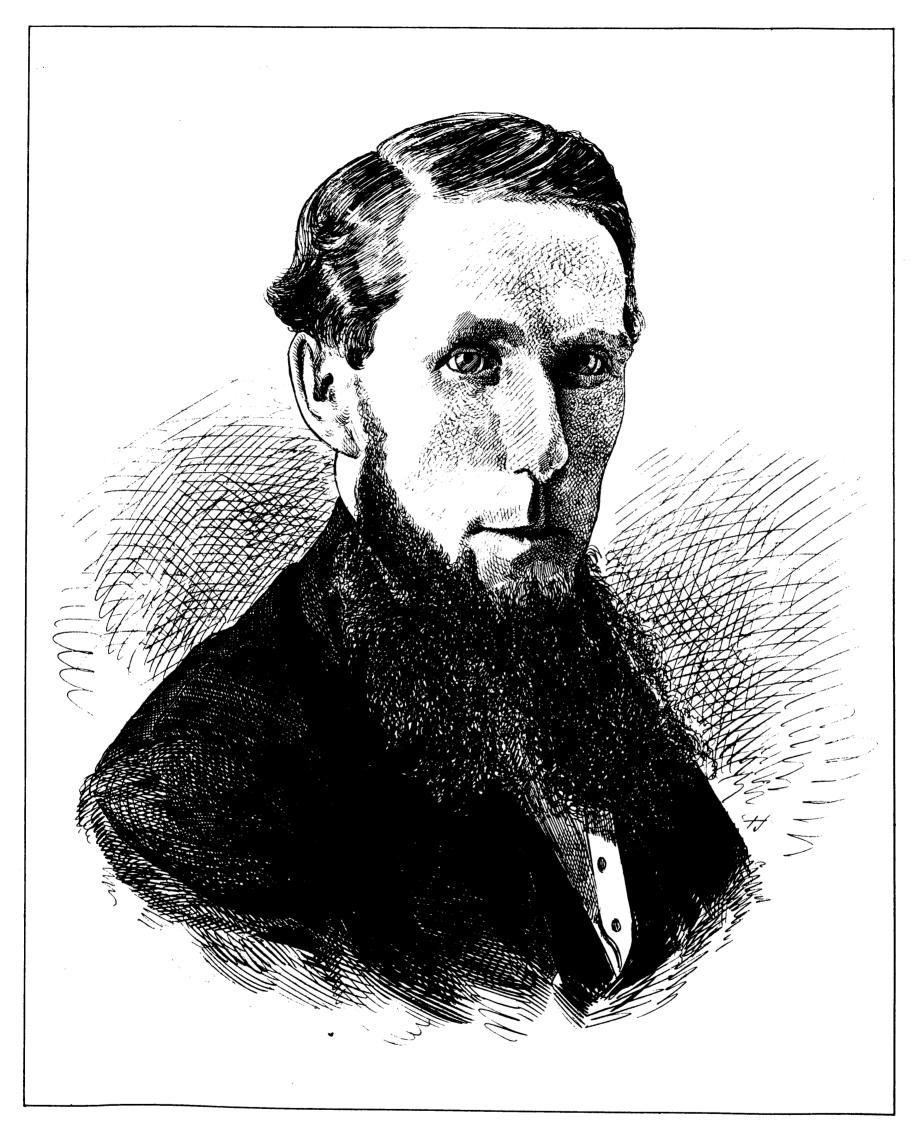
vivement applaudies. L'hon. M. Ouimet proposa la santé du Lieut. Gouver-

neur et Mad. Caron en termes très heureux.

M. Chaple u avec le talent oratoire qui le distingue, proposa la santé des garço is d'honneur, et M. ()'Meara celles des filles d'honneur. La mari e a reçu des cadeaux en nombre considérable et

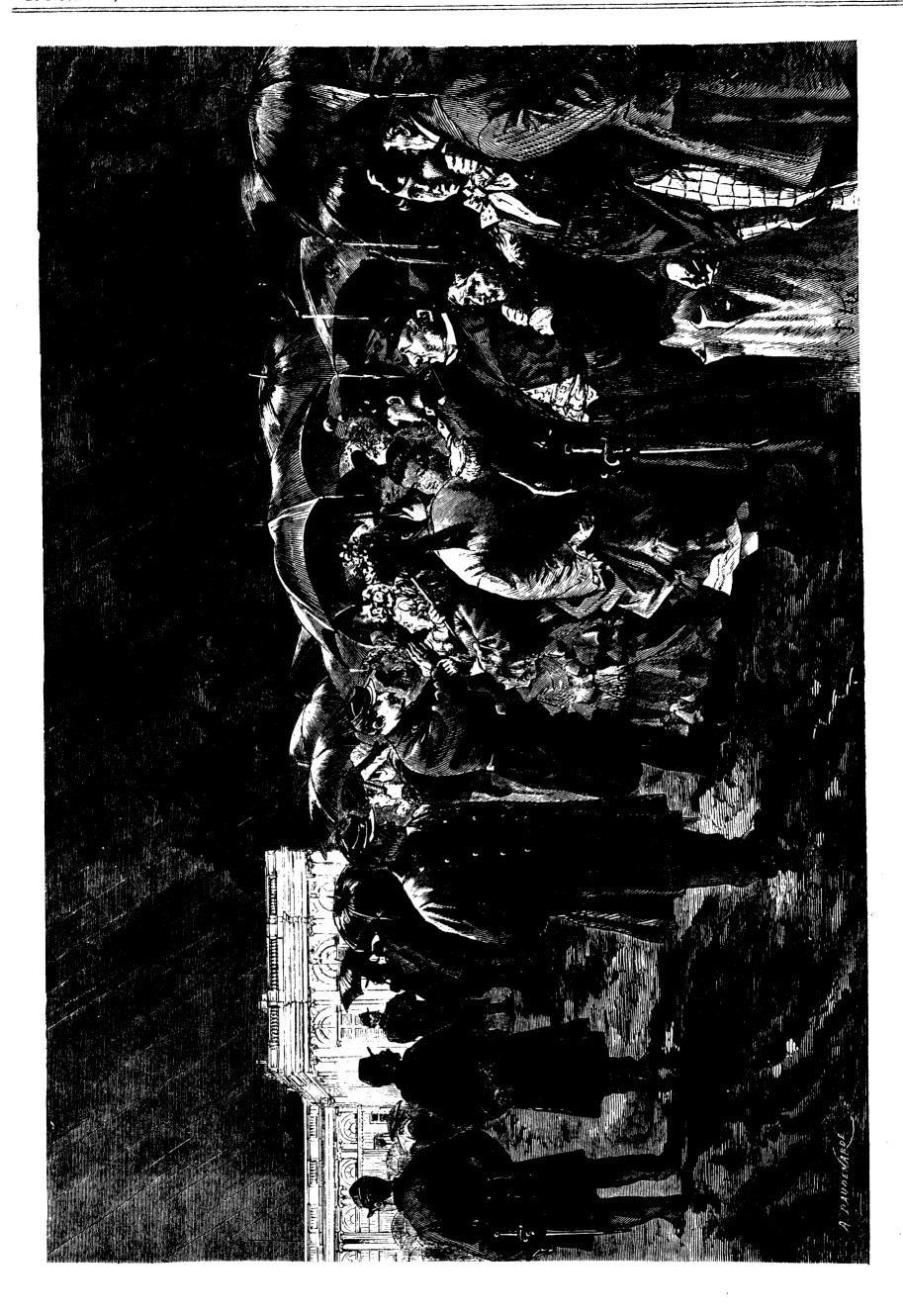
d'une grande richesse.

trouvaient à bord de ce vaisseau ont été fusillés; parmi ces M. et Mad. Sharples sont partis le môme jour pour les Etats-Unis, où ils doivent voyage: quelque temps avant leur lépart pour l'Europe.



L'HON. ALEX. MACKENZIE, CHEF DU CABINET ET MYNISTRE DES TRAVAUX PUBLICS.







TOBIE ET L'ANGE.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 20 NOVEMBRE 1873.

LE RAPATRIEMENT.

Ce que nos gouvernements n'ont pu faire, la crise qui sévit aux Etats-Unis va l'accomplir pour nous. Les Ca nadiens-Français émigrés chez nos voisins reviennent en masse au milieu de nous, ne trouvant plus à l'étranger le travail qu'ils étaient allés chercher. Le News de St. Jean, qui est en position de constater le fait, dit que tous les jours il voit trois ou qu.t.e wagons chargés de Canadiens Français qui retournent dans leu. s familles. Il en est de même pour tous les autres endroits qui se trouvent sur la route des Etats-Unis. Il serait difficile de préciser le nombre de nos compatriotes qui nous sont ainsi nouvellement arrivés; mais nous avons entendu estimer ce nombre à trente mille de puis trois semaines seulement.

Ce chiffie considérable n'est pas invraisemblable si l'on mesure les causes de gine qui existent en ce moment aux Etats Unis. L'énumé.ation suivante, quoique in complète, pourra donner une idée de l'étendue du mal.

A New-York, plus de 30,000 ouvriers sont sans ouvrage par suite de la fermeture d'un grand nombre d'établissements industriels.

A Philadelphie, la situation est pire encore.

A Troy et à West Troy, les fonderies, les manufactures d'acier et de poëles sont fermées ou bien ont réduit de 15 p. 100 le salaire des ouvriers.

A Waterford, les usines et les moulins ne marchent plus que huit heures par jour.

A Green Island, il n'y a plus que soixante hommes d'employés dans la fonderie de Filley et les travaux sont suspendus chez Gilbert & Cie.

A Cohoes, les Harmony Mill., les plus considérables du monde, qui emploient dix mille ouvriers, au prix de cent vingt mille piastres par semaine, ont suspendu leurs opérations. Les manufactures de coton sont également fermées. On compte qu'il y a à Cohoes quinze mille personnes sans ouvrage en ce moment.

A Worcester, même gêne, même chaumage.

Un journal américain estime qu'il y a au moins cent trente mille ouvriers qui sont actuellement san: emploi dans les seuls Etats de la Nouvelle Angleterre.

Ces faits suffisent amplement à expliquer pourquoi nos compatriotes reviennent en masse au Canada. Combien d'entr'eux regrettent d'avoir jamais laissé le pays! Combien d'autres qui, n'ayant pas les moyens de revenir, vont éprouver de la misère durant cet hiver rigoureux! Et combien d'autres qui s'obstineront à attendre la fin de la crise et dépenseront toutes leurs économies! Pour tous n'aurait-il pas mieux valu rester au pays?

Mais ces récriminations sont inutiles; songeons plutôt à faire bon accueil aux frèies qui nous arrivent. L'industrie canadienne a pris un développement considérable depuis quelque temp, mais la main d'œuvre nous fait souvent défaut. Eh bien, le retour de nos compatriotes nous fournit une occasion d'engager de bons ouvriers et en même temps de fixer définitivement au milieu de nous des honnêtes gens qui n'auraient jamais dû nous laisser.

OSCAR DUNN.

RÉPONSE.

Dans notre dernier numéro, sous le titre Variétés, il est paru quel ques plaisanteries dont plusieurs personnes ont cru devoir se plaindre. Sans examiner leurs griefs, je dois dire que ces petits écrits étaient sur galées depuis longt mps dans les ateliers de L'Opinion Publique, que je les ai lus pour la première fois dans le journal même, et que je n'en prends point la responsabilité.

Par la même occasion, je ferai observer à nos correspondants qu'ils doivent faire conn ître leurs noms en nous adressant leurs productions. Cette remarque s'adresse en particulier aux auteurs de la vie de Mgr. Manning et de l'hon. J. E. Turcotte; nous serions enchantés de les connaître.

OSCAR DUNN.

CHRONIQUE.

Il e t rumeur que M. Dorion a offert un porteseuille à M. Irvine, procureur général dans le gouvernement local de Qu bec, et que M. Irvine aurait refusé cette avance.

Le Telegraph de St Jean, N. B., dit que M. Mitchell ne se rangera pas carrément dans l'opposition, qu'il prendra une attitude indépendante des deux partis, et qu'il finira sans doute par adhérer su ministè e actuel.

Le même journal dit que le cabinet Mackenzie se propose de compléter l'investigation dans l'affaire du Paci

On annonce la publication prochaine d'un volume par M. Buies, intitulé Chroniques, humeurs et caprices.

M. Charles Nolin, député shérif de St. Jean d'Iberville' est nommé shérif en remplacement de M. Dufresne, dé-

On télégraphie d'Ottawa à la Minerve:

La ville d'Ottawa est en émoi au sujet du banquet donné à Sir John A. Macdonald et aux députés qui ont fait partie de l'ex-ministère.

Des tonnerres d'applaudissements et des acclamations sans fin ont accompagné la marche de Sir John au Russell House. Les rues étaient encombrées de voitures sur tout le parcours.

Ŝir John adressa quelques mots à la masse des auditeurs qu'il l'applaudirent à outrance.

Ce fut une nouvelle manifestation d'estime envels le grand citoyen, lorsqu'il entra dans l'hôtel.

Le mire Martineau occupait le fauteuil.

A la droite se trouvaient Sir John, les honorables MM. Tupper, O'Connor, Sénateur Carvall, M. Alonzo Wright et les députés de la Colombie Anglaise

Les membres les plus distingués de la ville d'Ottawa occupaient les autres siéges.

Le secrétaire de l'association libérale conservatrice, lut alors des lettres d'excuse reçues des messieurs suivants: A. J. Beatty, J. W. Hamilton, Thomas White, Sir Francis Hincks, les évê ques d'Ottawa et d'Ontario.

Ces deux derniers messieurs exprimaient leurs regrets de ne pouvoir pas assister au banquet vu leurs nom-breuses occupations, mais ils concouraient à l'objet que l'assemblée avait en vue. Leurs lettres étaient si flatteuses pour ceux que l'on voulait honorer qu'elles furent accueillies avec un enthousiasme indescriptible.

Après les toasts d'usag , le muire Martineau po ta la santé de Sir John A Macdonald et des membres de l'ex-

Les réponses de Sir John, du docteur Tupper, de l'hon. M. Mitchell et M. O'Conno. furent des discours vraiment remarquables. Ces messieurs ont fait connaître leur po-sition actuelle et ont déclaré qu'ils entreprenaient une loyale opposition aux ministres qui les ont supplantés.

Le Nouveau-Monde propose que M. Letellier de St. Just soit nommé président du Sonat, à la place de M. Chauveau, et qu'il garde son siège dans le cabinet.

Le Nouveau-Monde se montre bien disposé pour les nouve aux ministres, le National le défend avec énergie, la Minerve ne perd pas une occasion de l'attaquer.

On dit que M. Chs Laberge va être nommé juge et que M. L O. David le remplacera à la rédaction du National.

On écrit d'Ottawa:

On a institué des poursuites en dommages, sous l'autorité de l'acte de l'indépendance du parlement, contre MM. Tilley, Crawford et Hugh McDonal I, et il est probable que les cours auront à statuer sur la légalité de leur conduite et de leurs nominations.

La nomination de M. Crawford à la place de lieut.-gouverneur d'Ontario nécessitera une élection dans Toronto ouest. A une réunion des conservateurs le 12 du courant, Sir John Macdonald a été choisi comme candidat

On prétend que si Sir John accepte la candi lature, M. Blake se présentera contre lui. Ce serait une belle lutte.

Nous lisons dans le Collingwood Enterprise:

Ayant appris que, dans le but d'éviter ceux qui le poursuivaient, M. Riel avait l'intention de s'embarquer sur le Chicora partant de ce port pour Manitoba, notre actif constable en chef a envoye, samedi dernier, le télégramme suivant au procureur général d'Oatario.

"Hon. O. Mowat,

Procureur général, Toronto

" Puis-je arrêter Riel sans mandat? La récompense estelle encore bonne?

" JAMES THOMPSON. "Constable en chef.

"Collingwood, 1er no z. 1873."

Lundi, après le départ du bateau, il a reçu la réponse suivante: " Par télégramme du Rossin House,

Toronto.

" A JAMES THOMPSON. "Collingwood,

Un mandat semble nécessaire. La proclamation offrant une récompense n'a pas été révoquée. Pourquoi faites vous cette demande? Riel élant maintenant membre du parlement, les autorités d'Outaouais doivent s'occuper de la

"J. G. Scorr, " Pour le procureur-général Mowat. " 3 nov. 1873."

Dan, sa dernière correspondance parlementaire, M. Anglin, écrit ce qui suit :

"Il reste à voir si le nouveau cabinet est aussi fort que ses amis pourraient le désirer. On rapporte que déjà plusieurs des partisans du gouvernement conservateur ont promis de rendre justice—fair trial—au ministère ac-D'un autre cô e, il y a quelques-uns des membres de l'ex-oppo iti n qui doutent que les principes pour lesquels ils ont fait de tels sacrifices soient représentés dans le nouveau ministè e."

On sait que M. Anglin s'attendait à entrer dans le nouveau cabinet comme représentant des Irlandais catholiques. Dans les lignes qui précèdent il fait allusion à la question des écoles.

La Minerve publie les documents suivants :

Québec, 17 oct. 1873.

Cardinal Barnabo, Rome,

Gouvernement civil de Québec doit-il et peut il accorder érection civile de paroisse de Notre-Dame de Toutes Grâces, basée sur décret de l'évêque de Montréal non réformé suivant teneur du décret apostolique du 17 mars dernier et non approuvé par l'archevêque. Réponse immédiate par télégramme.

ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

Réponse.

Rome, 10 oct. 1873.

Archevêque, Québec,

Attendre résolution Congrégation fin novembre. Sus pendes tout.

Le Globe dit que si l'ancien gouvernement a promis l'amnistie à Riel, le ministère actuel doit tenir cette prome se, mais que si tel n'est pas le cas, Riel doit être traduit devant les tribunaux comme tout autre criminel.

Le Citizen désire savoir si, mainten ent que les grits ont le contrôle des affaires de la puissance et de la province d'Ontario, ils feront des efforts pour punir Riel; jusqu'ici le gouvernement d'Ontario a voulu jeter la responsabilité sur le gouvernement fédéral.

Le Citizen pense que maintenant il n y a plus d'excuse

pour retarder son procès.

On lit dans le Franco-Canadien:

M. Mathevon, industriel français établi depuis quelque temps à Montréal, se trouvait à St. Jean ces jours derniers pour son ler le terrain et voir s'il lui serait pos sible de réaliser un projet dont il a, en effet, fait part à quelques uns de nos principaux concitoyens. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'un établissement pour fabriquer le velours de soie.

C'est encore là une industrie toute nouvelle dans le pays et qui ne peut manquer de réussir moyennant une

certaine somme....de bonne volonté.

Il est de fait que la question pécuniaire, qui certe mérite considération dans une affaire comme celle-ci, semble assez facile à résoudre. Un capital souscrit de \$20,000 dont une part seulement serait payable comptant, suffirait pour mettre en opération une douzaine de mé tiers, nembre qui ne pourrait que se décupler en fort peu de temps. M. Mathevon prendrait lui-même des parts au montant de \$4,000 dans le fonds social de la compagnie qui serait fondée à cette fin. On ferait venir immédiatement de France l'outillage voulu, et les opérations commenceront le printemps prochain.

D'après ce que nous avons pu voir le projet est quelque chose de réalisable et offrent des garanties réelles de suc-

cès. En avant donc, e. à l'œuvre.

La législature provinciale de ¿Québ.c est convoquée pour la dépêche des affaires, le 4 décembre prochain.

Les relations entre les nouveaux ministres et le Gouverneur-Général, affirme L'Evénement, sont très-cordiales, quoiqu'on en ait dit. En recevant les nouveaux ministres, Lord Dufferin leur a dit : Messieurs, de même que j'ai suivi l'avis de mes auciens ministres, de même je suivrai le vôtre en tous points.

Le ministère a confirmé les nominations de lieutenants-gouverneurs, de juges et de sénateurs faites par Sir John avant de donner sa démission.

Le Times d'Ottawa s'est déclaré carrément en faveur du ministère. On dit que des arrangements out été conclus pour mettre ce journal complétement sous le contrôle du gouvernement, M. McLean, du Globe, en est le rédacteur en chef.

La loi, passée par le parlement fédéral, qui pourvoit à f.ire vérifier la validité des élections devant les tripunaux, est devenue en force le les novembre. Ces tribunaux doivent être constitués par les gouvernements locaux, ou, à leur défaut, par le cabinet d'Ottawa. Le ministère de Québec s'est prévalu de cette loi, en organisant une cour qui siégera à Québec et à Montréal.

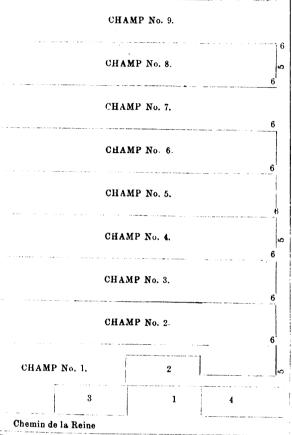
CAUSERIES AGRICOLES.

Le 25 juin dernier je me dirigeais vers cette maison du Capi taine B sous le toit de laquelle j'avais rencontré une hospitalité si bienveillante en fevrier 1872. Encore à distan e j'aperçus flottant au haut du mai notre beau drapeau canadien avec son castor et ses feuillles d'érable; cela me fit supposer que la St. Jean-Baptiste n'avait pas tro evé que des indifferents parmi les habitants de cette campagne reculée. En effet la veille, "Boisjoli" (c'est ainsi que le Capitaine avait baptisé sa résidence) avait été le théatre d'une petite fête qui, pour être saus pompe et sans éclat, n'en valait peut être pas moins ces brillantes demonstrations des villes, au milieu desquelles l'esprit de parti et la politique osent souvent montrer la tête pour tout gâter. Un feu de jo e, des chansons patriotiques, des coups de fusils, un gai diner à l'ombre du bocage, des discours sans apprêts, sans prétentions, mais aussi sans but déplacé, sans allusions malsonnantes, voilà comment se passa cette belle journée pour le Capitaine B. et ses amis.

Après les bonjours usités et une cordiale réception dont je fus l'objet de la part du Capitaine B, ce dernier me fit sur la fête de la veille un récit enchanteur dont je ferai grâce à mes lecteurs pour les entretenir sur la ferme de mon hôte. Lors de ma première visite la température était à 20 degrés au-dessous de zéro et il nous fallait suivre des défilés à travers des montagnes de neige pour gagner les bâtisses de la ferme; mais au moment de la seconde l'été régnait sur la nature, les arbres étaient revétus de leur riche et vert feuillage, les rayons vivifiants du soleil activaient partout la végétation, je pouvais alors parcourir la ferme dans toute son étendue, apprécier l'état amélioré du sol et me rendre compte de la valeur du système suivi par le Capitaine B.

Comme on le sait le Capitaine B soumet sa ferme à la rota-tion de 9 ans et pour cette raison elle est divisée en neuf champs au moyen de travers, une allée établie le long de la clôture mitoyenne permettant de communiquer d'un champ à l'autre. Le plan suivant représente cette ferme telle que divi-sée : chaque champ, moins le no. 1 dont il faut déduire le site des bâtisses, du verger etc., offre une superficie d'à peu près 131 arpents

Plan de la Ferme divisée en 9 Champs.



Lors de ma visite le champ No 1 était semé partie en blé et partie en orge Inutile de dire que ce champ avait une magnifique apparence; car l'année precédente toute sa surface avait betteraves. L'an dernier, dans huit arpents de terre ainsi préparée le Capitaine B récoltait 200 minots de beau blé, et les autres espèces de grain rapportaient autant en proportion : nul doute que la moisson de cette année a dû le payer également bien. Le Capitaine B. a pour règle de ne jamais semer de blé autrement que sur une terre qui a été laissée en repos pendant quelques années et puis enrichie par un abondant engrais. Aussi le blé entre-t-il gén ralement dans la neuvième année de la rotation, la graine de foin étant semée en même temps.

tation, la graine de foin étant semée en même temps.

Si on se demande comment il peut se procur r assez de fumier et assez de m in d'œuvre pour cultiver autant de légumes chaque année, il suffira de dire que le Capitaine vend peu de grain, pas de foin du tout et qu'il fait consommer tous ses fourrages sur su ferme. Il possède 12 vaches laitières de race canadienne mais bien choisies. Ces vaches, tenues en été sur un riche pâturage, donnent un lait abondant durant cette saison, et de plus entrent en hivernement bien grasses et en bonne santé. Une fois à l'étable elle recoivent trois fois par jour du

tilateurs. On conçoit que soumises à un pareil régime, elles doivent fournir un fumier riche et aboulant.

Chaque automne le Capitaine B achète, à très-bas prix, des bêtes à cornes qu'il engraisse à l'étable au moyen de légumes, de foin et de grains moulues et qu'il revend aussitôt pour la houcherie. Cette spéculation augmente encore la masse du fumier à être enfoui dans le sol au printemps.

Un troupeau de soixante moutons hivernés à même le four-rage de la ferme apporte encore son contingent d'engrais

Le Capitaine B possède quatre belles juments canadiennes qui lui permettent de se livrer à l'élevage: le foin, l'avoine et les légumes consommés à l'écurie contribuent ég lement à fournir le fumier nécessaire pour engrasser parfaitement chaque année au moins la moitié d'un champ.

(A continuer.)

Les Pilules du Dr. Colby guérissent la constipation.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

A Northboro, Mass., le 29 octobre, la dame de M. J. H. Desrosiers, un fils.

DÉCÈS. A la résidence de son grand-père, P. L. C.oze, marchand épicier, Moutréal, Melanie, enfant de Napoleon Grignon, agée de deux mois. A Houghton, Mich., à la résidence de son frère. Juseph Crozo. Félanse Crozo, épiguse de Napoleon Grignon, décédée le 13 octobre dernier, agée de 25 ans.

PEAUX-BLANCHES

PEAUX-ROUGES

(Drames de l'Amerique du Nord)

EMILE CHEVALIER.

"Il y a une huitaine d'années, le Congrès, de concert avec la législature de l'Etat de Michigan, décida que le chemin de fer serait remplacé par un canal. Ce qui était difficile, ce n'était pas de s'entendre avec Washington et Lansing, mais de trouver des entrepreneurs qui, en échange d'une énorme avance de fonds, consentissent à recevoir des terrains sans valeur actuelle et susceptibles d'en acquérir seulement par suite de l'ouverture même du débouché. On ne doit pas perdre de vue qu'à cette époque, le bassin du lac Supérieur, sans communication autre que celle de la rivière Sainte-Marie avec le continent américain, était un vrai pays perdu, tout à fait sauvage, d'un avenir très problématique. On y exploitait déjà des mines de cuivre, mais il était encore fort douteux que l'industrie métallurgique réussit jamais à faire entrer cette contrée isolée dans le cercle de l'activité américaine. ricaine. Il n'y avait certainement pas six mille habitants travaillant aux mines ou vivant d'un commerce de pacotilles sur les rives du lac. Par le fait, il ne s'agissait pas de créer un débouché pour une population déjà existante, mais de créer une population par l'ouverture d'un débouché; méthode générale aux E:ats-Unis, et inverse de celle que nous employons en Europe.
"Dans cette affaire, comme dans tant d'autres, le gé-

nie des entreprises hasardeuses, qui fait la passion et la force des Etats-Unis, n'a pas reculé devant le calcul des mauvaises chances. Une compagnie de Boston a accepté les terres et s'est engagée à construire le canal. Le marché, conclu sur ces bases, a été rapidement exécuté. Au mois de juin 1855 la Compagnie a fait remise du canal à

l'Etat, qu'il l'exploite à son profit.

"Ce magnifique ouvrage a coûté environ sept millions de francs. En contemplant les vastes solitudes qui l'entourent, la nature sauvage, grandiose et glaciale, dont il constaté la puissance vaincue, semblable à un sceau mis par l'industrie humaine sur sa nouvelle conquête, on ne peut s'empêcher d'admirer l'audace du peuple qui ne craint pas de se lancer dans de pareilles entreprises aux extrémités perdues de son immense territoire.

Il faut une heure et demie ou deux heures à un bateau à vapeur pour traverser les écluses et faire le chargement et le débarquement des marchandises appartenant au

commerce de Sainte Marie.

"Stinte Marie est plutôt une bourgade qu'une petite Les maisons, presque toutes à un seul étage, sont en bois et isolées les unes des autres, double caractère propre à tous les centres de population des pays situés vers l'extrême nord, soit dans le nouveau soit dans l'ancien monde. Les habitants sont au nombre de deux mille environ. Le fond de cette population, la partie fixe et attachée au pays de père en fils, provient d'un croisement d'anciens colons français avec la race indienne. Ces métis parle encore presque tous le français et appar-tiennent à la religion catholique. Quant à leur carac tère ethnique, c'est une moyenne entre le type caucasique et le type de la race rouge: peau foncée, cheveux noirs, durs et aboudants, os de la face (principalement l'os et le cartilage nasal) très proéminents. Ils n'ont pas, il faut le dire, l'ardente activité des Ya kees, leur aptitu le à amasser et à risquer les dollars, le génie du commerce, de l'industrie et de la spéculation. Ils sont sédentaires, bornés dans leurs désirs, timides, mélancoliques, toujours prêts à céder la place aux autres. C'est bien là la descendance mélangée de deux races vaincues, isolées et dédaignées au milieu des populations anglo-saxonnes. Elle a trop de sang français pour devenir américaine. n'en a pas assez pour conserver et faire respecte sa nationalité!

'Au milieu ou au dessus de ce petit peuple de fer miers, manœuvres, pê heurs et chasseurs, s'agite la colo-nie américaine, composée de marchands de pacotilles, aventuriers, spéculateurs de terrains et de miues, population d'une âpreté au gain et d'une mobilité extrême, qui promène sur toute la ligne des bords du lac son existence nomade, essayant de tout fondant et abandonnant les villes avec une égale facilite. Son activité se dépense à escompter, par tous les moyen, et sous toutes les formes possibles, les espérances de richesses que l'exploitation une région presque vierge lai-se entrevoir.

Tel se présentait, en 1856, le Sault-Sainte-Marie, tel à peu près il se montre au moment où nous écrivons; voyons, maintenant, ce qu'il était une vingtaine d'années

auparavant,—à l'épo que de notre récit.

L'INGENIEUR FRANCAIS.

Comblez à demi le canal, supprimez le chemin de fer, et le paysage du Sault Stinte-Marie sera, aujourd'hui, à peu près semblable à ce qu'il était en 1837.

Dans le village aussi, il nous faudra supprimer ces riantes maisonnettes blanchies à la chaux, le Chippewa-Hôtel, un temple protestant construit avec goût une douz ine de magasius fort bien approvisionnés. Et quoi encore? Ah! les trottoirs en planches qui bordent les rues, et le pavillon, d'apparence quelque peu aristo-cratique, où se tient la mess des officiers de la garnison du fort Brady.

Au lieu et place de ces modernités, nous aurons des cabanes moins élégantes, des voies passagères plus fangeuses ou plus poudreuses, suivant la saison, et des groupes de wigwams, en peaux de bison, tout autour de la localité.

Le nombre des Bois-Brûlés, et des blancs ne sera pas aussi considérable; mais la quantité des Peaux-Rouges sera double. La fanfare du coq domestique ne réveillera point les habitants, mais, fréquemment encore, les jappements du coyote, le beuglement du bœuf sauvage, le gloussement de la poule des prairies, troubleront leur sommeil.

Si, sur la place publique, on voit déjà parader le sol-dat de l'Union Fédérale, souvent, aussi, on y entend en-core le terrible cri de guerre de l'Indien.

Si, au pied des Rapides, la noire fumée des navires à vapeur se marie rarement à la poussière argentée des ondes, des centaines de canots d'écorce, dirigés par d'intrépides bateliers, sauteront journellement les perfides écueils, au risque de se briser mille fois, et sans que leurs conducteurs aient, un instant, souci du péril auquel ils s'exposent.

A présent, des milliers de touristes vont, chaque an née, par trains de plaisir, visiter le Sault-Sainte Marie. La civilisation, la police, le luxe, l'ont envahi; la crinoline,

'est tout dire, y a porté ses cerceaux.

Il existe,—qui l'eût cru, grand D eu!—une gazette dans cette région naguère si complétement ignorée, une gazette à prétentions spirituelles, encore, le Lake Superior Journal. N'alléchait-elle pas, dernièrement, les voyageurs, curieux de parcourir les merveilles de son site, par un

pompeux article, duquel nous détacherons cette ligne:
"As-tu jamais vogué sur une gondole à Venise?" n'est
"plus une question. Maintenant, on demande sans
"cesse: "As-tu jamais sauté les Rapides de Sainte-Marie
"dans 'un canot d'ècorce?" Quiconque est capable de
"répondre affirmativement à cette intéressante question, peut se vanter d'avoir joui du plus agréable divertisse

"ment qu'il soit possible de se procurer sur l'eau."

Tout en faisant mes réserves pour la vanité de clocher qui a présidé à la ré taction de cette réclame, j'avoue que le divertissement a quelque chose de fascinateur comme l'abime, et que la scène dont on jouit sur le bord de la

chute est fort émouvante. M. Pisani, qu'on ne saurait accuser de partialité aveugle, en parle en ces termes:

"C'est un des plus beaux spectacles de l'Améri que. L'eau bouillonne et tourbillonne comme si elle s'échappait du coursier d'une roue hydraulique; seulement le coursier a quinze ceuts mètres de large et quinze cents mètres de long. L'eau n'a guère plus que cinquante, quatre-vingts centimètres, un mètre, au plus, au dessus des rochers sur lesquels et au milleu desquels elle bondit. Sans écumer précisément, elle a une teinte blanchâtre très prononcée qui contraste avec le bleu profond de la rivière en amont et en aval de la chute. Dans certains endroits où l'écarte-ment des rochers et la grandeur de leurs dimensions forment des enfoncements profonds, en voit de dessiner d'énormes vortex d'une vitesse de rotation effrayante. Dans d'autres, la crête des rochers dépasse les vagues qui semblent leur livrer un assaut furieux. On dirait, par moments, que cette prodigieuse somme de force vive appartient à quelque être animé, faisant des efforts déses-pérés pour entraîner ces petits points noirs, immobiles et inébranlables, alors que tout a cédé autour d'eux. Le fracas de ce bouillonnement immense est assourdissant. quoique nul écho ne soit renvoyé par les noires forêts de

sapins qui couvrent les rives plates et noyées du fleuve."

Un de ces vortex ou entonnoirs, comme, dans son langage éloquemment figuré, les appelle le peuple canadien-français, a reçu le nom de *Trou de l' Enfer*.

Il s'ouvre à une portée de fusil du village, entre deux chicots, dont l'un, pointu comme une aiguille, émerge à trois pieds de la surface de l'eau, et l'autre forme un bloc e granit empâté dans le rivage.

Ce bloc peut avoir quatre mètres d'élévation : il est couronné par une plate forme étroite, du haut de laquelle

on plane sur la cataracte. Une distance de trois à quatre pas au plus sépare les

deux rocs. C'est dans cet intervalle que les eaux se précipitent et roulent sur elles-mêmes avec une rapidité vertigineuse et une va arme particulier, caverneux, qui domine le bruit général de la chute. Nonobstant son étroitesse, le Trou de l'Enfer est fatal à toute créature vivante que le sort lui a jetée.

La tradition lui prête un nombre de victimes incroyable et ces victimes, rarement il les rend,—sinon broyées, ha chées, -- cadavres informes, méconnaissables.

Malheur à qui l'affronte, malheur à qui ne le sait évi-

La sinistre renommée qu'il s'est acquise, le Trou de l'Enfer l'avait déjà en 1837.

Cependant, malgré la terreur dont il était entouré et le peu de sécurité que paraissait offrir le rocher qui lui sert de margelle du côte de la rive,—car ce rocher semble frémir sans cesse sous les pieds,—en 1837, comme de nos jours, c'est à cet endroit que les curieux venaient conempler les Rapides.

Par une belle et piquante matinée du mois de mai de cette année là, debout sur la Pierre-Branlante,—ainsi la désignent les habitants du Sault-Sainte-Marie, —un jeune homme, grossièrement mais confortablement vêtu d'un et d'un pantaion de drap noir, d'une cas juette de même étoffe, retenue sous le menton par un cordon, et de fortes guetres en peau, qui lui montaient jusqu'au dessus du genou, considérait d'un œil attentif le panorama déployé devant lui.

Ce personnage n'était pas beau, dans l'acception vulgaire du mot; mais la franchise, le courage respiraient dans sa physionomie hautement intelligente.

De longs cheveux noirs bouclés ondulaient librement sur ses épaules à la brise du matin.

Il portait une barbe de même couleur, courte et bien fournie, que caressait souvent sa main gauche. Dans la droite, il tenait un marteau de géologue, armé d'une ha-

chette qui flamboyait aux rayons du soleil levant. A sa tournure, à son costume, il était facile de voir que ce jeune homme était étranger au pays.

-Une riche contrée!--murmurait il en bon français;-et penser que nous l'avons perdue...perdue par notre faute!....qu'elle appartient maintenant en partie à nos mortels ennemis les Anglais, dont le drapeau flotte triomphalement de l'autre côté de cette rivière! Ah! s'il était possible de reconquérir...

A cette pensée, il se prit à sourire:

—Allons, Adrien, continua-t-il gaiement, es-tu fou, mon ami? Toi, expulsé de l'Ecole polytechnique pour insubordination la dernière année de ton cours, au moment de passer officier dans le Génie; toi, obligé de t'engager dans un régiment de Dragons et parvenu à grand'peine au grade de maréchal des logis chef au bout de sept ans de service; toi, à présent, simple ingénieur d'une compagnie en embryon, tu rèverais batailles, victoires!...... Laisse là les affaires politiques, mon ami. Tu as passé la trentaine. Assez de bêtises comme ça. tout doucement ton bonhomme de chemin.

Un instant après, il ajouta, en se frappant sur la poi-

-Ça ne fait rien! On est toujours Français, même en Amérique: et quand on voit tout ce que nous possédions, tout ce que ces coquins d'Anglais nous ont volé...

Comme il en était là de son monologue, l'apparition d'un canot qui s'engageait dans les Rapides changea le cours de ses idées.

Ce canot d'écorce blanche, orné de figures rouges et bleues, était monté par un Indien.

—Le malheureux! Mais il va se suicider! s'écria Adrien

ignorant encore que, d'habitude, les Peaux-Rouges sillon-nent dans leurs frèles esquifs, avec la légèreté de l'oiseau ces abîmes inexorables.

Il venait de pousser cette exclamation, quand le canot saisi par un courant, fut entraîné dans le Trou de l'Enfer, où il évolua cinq ou six fois, en décrivant des cercles de plus en plus étroits, de plus en plus rapides, et s'enfonça pour ne reparaître jamais.

Le drame ne dura pas vingt secondes.

Un moment épouvanté, sentant frissonner sous lui la roche sur laquelle il se tenait, Adrien avait fermé les paupières, croyant que le cercueil liquide allait s'ouvrir encore pour le recevoir et l'engloutir avec le canot qu'il avait vu submerger si promptement.

Prolongée, cette hallucination eût pu être funeste au

jeune homme. Par bonheur, elle fut passagère comme la cause qui l'avait produite.

Adrien rouvrit les yeux.

effroi, sur le gouffre.

D'abord, il ne vit rien, n'entendit rien que le gronde-

ment des eaux en furie. Mais bientôt, au milieu des flots, il aperçut une tête, puis l'extrémité supérieure d'un corps humain cramponné

au rocher, vis-à vis et à quelques pas de lui. Le malheureux s'épuisait en efforts pour résister au tourbillon qui, comme un serpent affamé, lui serrait les

reins, les cuisses, les jambes dans ses anneaux multiples. Cet infortuné, c'était l'Indien.

Il ouvrait la bouche toute grande, il criait, il implorait du secours; cela se voyait, cela se comprenait, mais cela n'arrivait pas aux oreilles.

Adrien était brave.

S'il eut pu sauver la victime au péril de ses jours, il l'eût fait, il se fut jeté à la nage.

Il n'y fallait pas songer Au lieu d'une proie, l'abime en aurait dévoré deux.

Courir au village! Le temps ne pressait il pas trop? Adrien cherche, cherche autour de lui. Il n'y a pas une

Inspiration du ciel! Voici un bouleau qui a crû, en ligne diagonale, dans une infractuosité de la Pierre-Braulante, au dessus du Trou-de-l'Enfer. L'arbre est grand, pas très gros. Adrien se glisse à la racine. D'une main il se tient au rocher, de l'autre il porte avec sa hachette de vigoureux coups au bouleau qui fléchit, se penche, chancelle, tombe transversalement dans les Rapides.

Gare! crie le jeune homme, sans songer à l'inutilité de cet avertissement.

Sa voix se perd dans le roulement de la cataracte.

Cependant le bouleau, tranché aux trois quarts, reste attaché, à son pied, par des ligaments, tandis que, accroché par les branches aux écueils des Rapides, son tronc forme une passerelle sur le Trou-de l'Enfer.

Mais en s'abattant, quelques rameaux ont atteint l'Indien, que l'on ne distingue plus.
Adrien s'élance sur l'arbre. Il arrive à l'endroit où le

sauvage a été immergé.

Une de ses mains apparaît encore crispée au rocher. Dubreuil casse les branches du bouleau, s'agenouille sur son pont improvisé, tend le bras, saisit cette main, et, déployant toute sa vigueur, il ramène à la surface la tête

et le buste du Peau-Rouge.

Mais celui-ci est affaibli, brisé par la lutte effroyable

qu'il a soutenue, qu'il soutient encore.

Du geste, plutôt que de la voix, le Français l'encourage, tandis que, lui passant les bras autour de son cou, il s'arcboute, se relève peu à peu, et finit par le tirer entièrement de l'entonnoir.

-Sauvé! et j'en remercie Dieu! dit le brave Adrien, s'essuvant le front, après avoir la tête du bouleau, dont une partie seulement trempe dans la rivière.

Comme il murmurait cet acte de reconnaissance, l'arbre

resté jusque-là à peu près immobile, s'ébranle. Les filaments qui l'assujettissaient à sa racine ont cédé sous le poids des deux hommes; ils s'allongent! ils rompent?

Le Trou-de-l'Enfer hurle déjà plus fort; plus vite, plus vite et plus vite il roule ses mortelles spirales. Dans un froid linceul ensevelira-t-il donc deux cadavres au

L'Indien est là, impassible, résigné. Les lèvres remuent. Sans doute il a entonné un chant de mort.

Pauvre Adrien! il songe à sa mère, à sa bonne et tendre mère qu'il ne reverra plus, qui jamais, non jamais, ne saura sa misérable destinée!

A elle! à elle, la digne et vertueuse femme, sa pensée suprême! car le dernier lien qui retenait le bouleau à la

rive s'en est séparé et déjà les vagues entrainent le tronc!

Mais non; ils ne périront pas. La Providence ne le permettra point. Elle étend sur eux une main protec-

En glissant contre le rocher, le bout de l'arbre, coupé en biseau, rencontre une fente, il s'y arrête, s'y encastre. Et, loin de le desceller, les flots rageurs ne font que l'enfoncer plus profondément dans cette mortaise naturelle. Moins d'une minute après, Adrien et son compagnon sont sur le rivage.

-On mappelle Shungush Ouseta, dit l'Indien au Français ; si jamais mon frère a besoin d'un bras pour le servir, qu'il se souvienne de ce nom.

-Comment, vous parlez ma langue! demanda Adrien.

C'est la langue des vaillants.

-Merci du compliment!

—Dans ma familie, la plus puissante des Nadoessis, tout le monde le parle et l'écrit.

Vous écrivez aussi le français?

-Une Robe Noire l'apprit à mon grand-père, qui nous donna le secret de cette grande médecine.

-Mais pourquoi vous exposiez-vous au milieu de ces récifs dangereux?

-Mon frère n'est il donc pas Canadien?

- Non; je suis Français, répondit Adrien avec une nuance de vanité.

-Français de la vieille France? reprit le sauvage d'un ton surpris.

-Oui, de la vieille France.

Shungush Ouseta (le Bon-Chien) attacha sur son inter-locuteur un regard de respectueuse admiration; puis, se mettant à genoux devant lui:

-Mon frère, dit-il en tremblant d'émotion, me fera-t-il l'amitié de me donner la main?

-Comment! s'écria Adrien surpris, mais c'est avec le plus grand plaisir que je serrerai la vôtre, mon brave. Seulement, relevez-vous je n'aime pas les gens dans une posture semblable.

Mais le Nadoessis, prenant la main du Français sans changer d'attitude, la baisa révérencieusement.

Puis il dit en contemplant Dubreuil avec unesorte d'aoradtion:

-J'aime mille fois le jour où je t'ai rencontré, mon Ses regards se portèrent machinalement, quoique avec frère, car j'ai constaté que ta nation est aussi hardie, aussi adroite, que me l'avait dépeinte mon grand-père. Maintenant que j'ai vu un Français, un Français de la France, je n'ai plus rien à désirer.

—Mais ne restez pas ain-i prosterné devant moi, je ne suis pas une idole! s'écria l'ingénieur, ne sachant trop

s'il devait rire ou se fâcher.

Shungush-Ouscta se leva.

-Comment, dit-il, se porte notre chef, le Soleil? Pour le coup, Adrien crut avoir affaire à un fou.

—Je ne comprends pas, fit il en secouant la tête. Le Nadoessis sourit d'un air fin.

-Mon frère, dit-il, craint que je ne sois un traitre. Mais, ni moi ni les miens n'avons accepté la violence des Habits Rouges ou des Longs Couteaux; moi et les miens nous sommes restés fidèles à la France. Et toujours nous la servirons, elle et ses enfants.

En même temps, le Bon-Chien tirait de son capot une large médaille, pendue à son cou par un cordon de cuir.

--Elle vient de nos ancêtres; c'est l'héritage du fils ainé dans ma famille, dit il avec orgueil en la montrant au Français.

Celui-ci ne fut pas peu étonné de remarquer, sur cette médaille, l'effigie de Louis XIV, gravée en relief, dans un nimbe de rayons de soleil.

A la pile on lisait:

DONNÉE PAR NOUS

LOUIS XIV, ROI DE FRANCE, NAVARRE

КT

AMÉRIQUE,

ΑŪ

BRAVE CHEF DES NADOESSIS. C'était, en effet, un des symboles que les anciens gouverneurs français du Canada remettaient aux sagamos in-

diens quand ceux-ci avaient rendu des services à notre Adrien saisit alors le sens de la question que Shungush-Ouscta lui avait faite par rapport à la santé du "chef, le

Soleil. Le soleil ne mourant pas, l'Indien croyait que Louis XIV vivait encore et éclairait le monde de sa lumière.

-Qui vous a donné cette médaille? demanda-t-il. -Mon père, qui l'avait reçue de son père, qui... A ce moment, une voix agaçante comme le grincement d'un méchant couteau coupant du liége se fit entendre.

Ah! par exemple! vous voilà dans un joli état, mar'chef! j'en aurai des maux pour astiquer votre fourni-

CHAPITRE IV.

JACOT GODAILLEUR.

C'était un étrange personnage que celui qui venait d'ar- l'habit des Anglais.

ticuler cette apostrophe.

Imaginez,, sur un corps maigre, sec comme un échalas, une tête piriforme, dont le profil figure une serpe; des cheveux jaunes taillés en brosse : des yeux à fleur de tête, surmontés de sourcils jaunes; un nez d'une longueur phénoménale, et avec cela si pincé que les narines sont imperceptibles; des moustaches jaunes mesurant quatre pouces, raides, coupant la face comme les bras d'une croix; une bouche large à faire envie à un crocodile; un menton qui semble avoir hâte de rattraper le cou, lequel, effilé, droit, guinde, a assez l'aspect, en y ajoutant le crâne, d'un point d'exclamation tourné en sens inverse;—imaginez cela, et vous aurez une idée approximative du portrait de maître Jacot Godailleur. Ah! n'oublions pas: un visage osseux comme celui d'un Indien, gravelé, couturé, brouille de petite vérole.
Le corps était à l'avenant. Les omoplates formaient

angle droit avec le col, angle droit avec les bras. Pour le buste, sa petitesse surprenait; mais, en revanche, quelles jambes! quels pieds! Ils rappelaient à s'y mé prendre ceux de feu don Quichotte.

A vrai dire, Jacot Godailleur n'avait pas que ce trait de

ressemblance avec le brave chevalier de la Manche.

En l'examinant de près, soit au physique, soit au mo-ral, on trouvait, entre lui et le héros de Cervantès, un air de fumille qui faisait sincèrement douter que le premier eut été jamais le produit de l'imagination du second. Comme les physiologiste prouvent—ils l'affirment,—que les petits-fils empruntent généralement leur mine aux ancetres, je suis assuré que le créateur de don Quichotte s'était, pour sa création, inspiré de l'un des aïeux de Jacot Godailleur.

Mais nous n'en sommes pas encore au plus pittoresque

de notre description.

Une vingtaine de gamins, peaux rouges, peaux jaune, peaux blanches, avaient suspendu leur jeu de la bag-gatiway ou de la crosse, pour suivre Jacot par derrière. Et ils paraissaient ébahis! Au milieu d'eux s'étaient même timidement glissées

quelques femmes.

Et elles paraissaient stupéfaites!

Trois ou quatre hommes s'approchaient encore!

Et eux aussi paraissaient étonnés.

Le sujet de cet intérêt général, c'était Jacot; oui, Jacot Godailleur, qui jamais, oh! non, jamais n'avait été l'objet d'une pareille ovation.

Mais je dis Jacot Godailleur. Affaire de politesse. La vérité veut qu'on rende à César ce qui appartient à César.

Donc, il faut avouer de bonne foi que c'était à l'habit, non à l'homme,—quelle que fût d'ailleurs la distinction naturelle de celui-ci,—que les habitants du Sault-Sainte-Marie rendaient cet hommage de curiosité.

Un habit bien ordinaire pourtant: un uniforme de dra-

gon. Oui, un simple uniforme de dragon, petite tenue encore,

s'il vous plaît. Bonnet de police sur le coin de l'oreille, col de crin, veste d'écurie, pantalon de cheval, grandes bottes éperonnées.

Nous coudoyons cela tous les jours, sans y faire plus attention qu'à une blouse ou à un paletot.

Mais, autres pays, autres costumes!

On peut déclarer hardiment que jamais pareil équipement n'avait brillé au soleil du Sault-Sainte Marie.

Là, tout le monde en était aussi émerveillé que nous le serions si un Peau-Rouge passait près de nous dans sa robe de buffle.

Le pantalon de cheval, rouge d'un côté, noir, ciré, luisant de l'autre, faisait surtout l'admiration publique

J'ajouterai qu'il accumulait dans l'esprit des admirateurs des sommes d'envie rien moins que favorables à la sécurité future du vêtement et même à la santé de son honorable propriétaire.

Cependant, Jacot Godailleur, la main droite légèrement infléchie et la paume en avant, à la hauteur de son bonnet de police, le bras gauche collé le long de la hanche, le petit doigt de la main sur la couture du pantalon, les jambes rapprochées, le corps droit, immobile, répétait, en faisant son salut militaire:

-Ah! par exemple! vous voilà dans un joli état, mar chef! J'en aurai des maux pour astiquer votre fourni-

ment! Pour bien rendre l'intonation qu'il donnait à son "maux," il faudrait renfoncer ce terme de prois accents

Pourquoi la langue écrite est-elle si pauvre, la langue

parlée si riche! Entendant cette interjection, l'ingénieur se retour-

Mais l'Indien ne bougea pas de place.

Tiens, c'est toi, Jacot! dit Adrien.

-Jacot Godailleur, pour vous servir, mar chef. Et le dragon fit trois pas en avant avec toute la précision réglementaire.

-Serait-ce, dit-il, un effet de votre bonté, mar chef, de me permettre, mar'chef.....

Allons, explique-toi!

En deux mots, mar'chef, je désirerais, mar chef, si ce n'était la crainte, mar'chef..... -Tu veux savoir pourquoi je suis mouillé? -Tout juste, mar'chef. On voit bien que vous ètes

allé aux écoles; devinez tout, vous, mar'chef!

—C'est, reprit l'ingénieur, que j'ai aidé cet Indien à se

tirer de la rivière où son bateau avait chaviré. -Ce particulier là! fit Jacot avec une moue méprisante et en étirant ses moustaches pour en augmenter la rigi-

dité. -Oui, ce particulier-là! répondit l'ingénieur d'un ton

souriant. Et s'adressant au Peau-Rouge

Voici encore un Français! lui dit il.

-Oui, Frrrançais, mille carabines! corrobora Jacot Godailleur.

ourna alors vers te dragon

-Il porte, dit il lentement et d'un air dédaigneux, —Anglais, moi! moi, Jacot Godailleur, un Anglais! Qui est-ce qui vous a dit ça? profera le dragon d'une voix

-Pourquoi ce casque rouge? reprit l'Indien. -Un casque! il prend mon bonnet de police pour un casque! Mais il est toqué, votre bonhomme, mar chef!

L'ingénieur ne put s'empêcher de sourire. Shungush Ouscia continuait:

Pourquoi ce pantalon rouge? Parce que c'est l'ordonnance, imbécile! répliqua Godailleur d'un air capable.

Adrien crut alors devoir intervenir.

-Parle avec plus de respect à cet homme, Jacot, dit il : c'est un chef de tribu. -Chef de quoi?

-De tribu.

(A continuer),

LOUIS COMTE.

Comte, le prestidigitateur, vient de mourir; sa vie est pleine d'anecdotes divertissantes. Il ne se contentait pas de viv e de son art, il s'en amusait. Il joignait à une singulière prestesse de main le don de la ventriloquie poussé à un degré merveilleux. Voici une anecdote de sa jeunesse, il se trouvait dans les environs de Valençay à l'époque où l'empereur Napoléon Ier, aspirant à s'emparer de la couronne d'Espagne, venait de faire enfermer dans ce château les Infants qu'il avait at-tirés à la frontière. Il était difficile d'approcher de Valençay, parceque l'on crai-gnait quelque coup de main. Comte, qui pénétrer. Il se rendit, un jour de marché, dans les environs de Valençay, et, sous les habits d'un paysan, marchanda un cochon. On le lui fit vingt écus. Comte prétendit que la bête ne les valait pas; et, comme la paysanne qui avait conduit son porc au marché affirmait le contraire, Comte lui objecta que le porc était ladre. Grande indignation de la marchande. "Mon porc, ladre! le plus beau porc du marché! Quelle horreur!" Là-dessus l'acheteur prit le Là-dessus l'acheteur prit le plus sérieusement du monde le cochon par l'oreille, et lui dit avec un impertur-bable sang-froid: "Or ça, cochon, mon ami, parle sérieusement, sans crainte de ta maîtresse; estu ladre, oui ou non? -Alors on entendit une petite voix flutée, qui doit être certainement celle des cochons quand ils s'avisent de parler, répondre ainsi: "Ma maîtresse est une menteuse, je suis ladre." Vous devinez l'émoi et l'effroi de la pauvre femme; un cochon qui parle! Le bruit en courut dans toute la foire. Un sorcier! un sorcier! il y a un sorcier! Le garde-champêtre arriva un moment après, le sabre à la main, et, pâle et défait, arrêta en tremblant le sorcier, qui paraissait fort paisible et que le cochon semblait avoir pris sous sa protection, car on entendit la petite voix flutée qui avait qualifié la marchande de l'épithète de menteuse jeter au premier échelon de l'autorité administrative ce nom peu courtois: "Imbécile!"

Voilà Comte en prison. Le bruit de cette merveilleuse aventure arriva jusqu'au château, et le duc d'Asberg, qui y commandait militairement, ordonna qu'on saisit et qu'on amenât devant lui le cochon parlant. Ah! bien oui! le cochon ne par-lait plus. La bête avait sans doute l'esprit contrariant, ou bien elle ne parlait qu'en présence du sorcier. On s'arrêta à cette dernière explication, comme plus vraisemblable, et l'on amena, par ordre du duc, le prisonnier, étroitement garotté, au châ teau où il avait parié d'entrer. Quand l'homme et le porc furent en présence, le dialogue suivant s'établit: "Monsieur le cochon!" dit Comte de l'air le plus respectueux. L'animal ne souffla mot. "Monieur le cochon, reprit l'orateur, de grâce dites-moi quelques mots, car vous voyez que le duc s'impatiente." Le cochon fit entendre un sourd grognement, bâilla comme un auditeur profondément ennuyé, s'étendit et sembla se disposer à dormir un somme. "Monsieur le cochon, reprit Comte d'une voix déchirante, vous voulez donc me perdre! un mot! de grâce, un seul mot!—Et depuis quand les paltoquets de ta condition parlent-ils la tête couverte à un pourceau de ma qualité?" répondit fièrement le quadrupède. Ici, étonnement général, stupéfaction du duc, consternation des valets. Comte fit observer à son interlegation de contra pattes qu'evant les terlocuteur à quatre pattes qu'ayant les mains garottées, il lui était très difficile de lui ôter son chapeau. Sur cette observa-tion, on délia les bras du sorcier, qui prit la tête du porc entre ses genoux, et renoua la conversation: "Don pourceau, aurez-vous l'insigne bonté de m'apprendre en présence de quels personnages j'ai l'hon-neur de me trouver?—Tu es devant LL. AA. RR. les Infants d'Espagne, répondit la voix flutée.—Et quel est le nom du sorcier? demanda vivement un des jeunes princes à l'animal --C'est le signor Louis Comte, célèbre prestidigitateur, répondit la voix flutée, ventriloque et physicien ordinaire de Leurs Altesses Royales, si toutefois elles veulent bien lui accorder ce titre.' Un éclat de rire général salua cette révélation, et les jeunes princes, à qui l'habile escamoteur avait fait un moment oublier la captivité où les retenait Napoléon, accueillirent volontiers la demande de Comte

Comte, qui était dans tout l'éclat de sa réputation, fut mandé chez M. de Villèle, alors ministre. Inquiet des bruits qui avaient couru de soustractions considérables commises au jeu dans les salons les plus brillants de Paris, M. de Villèle voulait savoir s'il était possible, comme on le lui avait dit, d'amener à l'écarté, avec des cartes préparées, la retourne qu'on voulait, avoua tout.

et de choisir ses cartes. Comte l'en convainquit en faisant plusieurs tours devant

Le ministre, tout en causant, reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet Comte, qui, avisant l'huissier, dit à M. de Villèle : Que Votre Excellence me permette de lui dire qu'elle a un huissier bien négligent....Et comment cela? dit le ministre...Il n'y a pas même eu le soin de met-tre sa chaîne.' L'huissier porta à la fois ses yeux et ses mains sur sa poltrine, et demeura stupéfait en n'y retrouvant plus l'insigne de sa charge." Et je suis sûr que si Votre Excellence lui demandait l'heure, il ne pourrait pas la lui dire." L'huissier porta la main à son gousset, et, n'y trouvant pas se montre deviet trae pale. vant pas sa montre, devint très pâle. "Al lons, donnez-moi une prise de tabac et nous retrouverons peutêtre tout cela,'' continua Comte. La tabatière avait déserté comme la montre. " Avez vous au moins de l'argent pour acheter du tabac?" poursuivit Comte. L'huissier fouilla dans sa poche, plus de bourse. Il demeurait pâle, inter dit, confus, ne sachant s'il rêvait ou s'il veillait, lorsque Comte lui dit en lui indiquant un solliciteur qui attendait: "J'ai en idée que tout cela pourrait se trouver dans le chapeau de monsieur." Tout s'y trouva en effet, et, pendant que M. de Vil-lèle riait de bon cœur, Comte sortit en ré-pandant un déluge de billets dans le salon, et en répétant: "Je suis monsieur Comte, premier physicien du roi, et prestidigitateur de leurs Altesses Royales les Infants d'Espagne," et la voix de fausset qui était sortie du cochon de Valençay répliquait aussitôt, comme un accompagnement nasillard: "C'est ce soir à huit heures, huit heures bien précises, prenez vos billets!"

VARIÉTÉS.

Le marquis de X . . . méritait les reproches les plus graves pour sa conduite envers sa femme, vertueuse et digne créature, qu'il délaissait pour une certaine baronne de Z.... jeune veuve d'une grande beauté, peu riche, mais ayant de très-grands goûts de luxe et d'élégance. Le marquis, dit-on, était amoureux fou de sa maitresse, chez qui il passait toutes les journées, et, se ruinait grand train pour elle, ne lui laissant le temps ni de former un vœu, ni d'avoir un caprice.

Un pareil abandon faisait souffrir le martyre à l'infortunée marquise, car elle aimait son mari, et elle ne songeait pas sans frémir que la fortune de la famille allait se fondre toute entière au creuset de cette passion insensée. Des explications entre elle et le marquis, des scènes cruelles avaient eu lieu; celui-ci avait maintes fois promis de s'amender; mais vainement Un mot de la baronne avait suffi pour le ramener à ses pieds, tandis que la marquise restait seule, humiliée, désespérée.

La marquise, par un sentiment de dignité bien facile à comprendre, avait dissimulé avec soin à son fils unique, jeune homme de dix-sept ans, la cause de ses larmes. Elle aurait trop souffert si le respect dû au père de famille eût subi la moindre atteinte. L'adolescent l'avait bien souvent suppliée de lui confier le secret de ses douleurs; elle était restée muette.

Une conversation entendue par hasard dans un salon révéla la triste vérité au jeune Arthur de X....Il resta attéré, et depuis ce moment son humeur devint sombre, presque farouche. Il avoua à sa mère qu'il savait tout. Celle-ci n'eut pas la force de nier; elle annonça alors à son fils que, cette existence lui étant devenue insupportable, elle allait quitter la France et retourner dans sa patrie pour s'enfermer dans un couvent.

Sur ces entrefaites, elle fut frappée d'une grave maladie, et les médecins ne dissimulèrent pas que, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, ses jours étaient mena-

Bouleversé par la perspective d'un tel malheur, le jeune homme conçut et exécuta un horrible dessein. Il parvint à se faire inviter dans une maison où la baronne dant plus d'un mois, il guetta une occasion propice, et enfin il parvint a empoisonner la maîtresse de son père, en jetant une forte dose d'arsenic dans une tasse de thé qu'on venait de lui apporter sur un guéridon.

nviter dans une maison où la baronne illait assez souvent passer la soirée. Pendant plus d'un mois, il guetta une occaiunt plus d'un mois, il guetta une occaiunt plus d'un mois, il guetta une occaiunt propice, et enfin il parvint a empoisonner la maîtresse de son père, en etant une forte dose d'arsenic dans une asse de thé qu'on venait de lui apporter sur un guéridon.

Cet enfant avait accompli son forfait avec ant de calme et d'audace, que l'attention l'aucun des assistants n'avait été éveillée. Le lendemain, la baronne succombait au nilieu des plus atroces souffrances. Les médecins qui l'assistèrent à ses derniers moments, n'eurent pas de peine à constater la presence du toxique. Une enquête ut ouverte. Un mot prononcé par le eune empoisonneur dans un élan de joie éroce, fut un trait de lumière; arrêté, il tant de calme et d'audace, que l'attention d'aucun des assistants n'avait été éveillée. Le lendemain, la baronne succombait au milieu des plus atroces souffrances. Les médecins qui l'assistèrent à ses derniers moments, n'eurent pas de peine à constater la presence du toxique. Une enquête fut ouverte. Un mot prononcé par le jeune empoisonneur dans un élan de joie féroce, fut un trait de lumière; arrêté, il mande.

Voilà la première version.

D'autres personnes, au contraire, assurent que la baronne menait une conduite irréprochable, et que la marquise n'avait aucun tort à reprocher à son mari. pauvre baronne avait été la victime d'un halluciné. Le fils de M. X...., nature nerveuse et maladive, cerveau exalté, aurait été atteint d'un dérangement des facultés mentales. Dans son délire, il aurait tout inventé, et, pour venger ces malheurs imaginaires, il aurait poursuivi son projet avec cette persévérance froide et méthodique que l'on constate bien souvent chez les fous quand ils ont une idée fixe.

Voilà un cas sur lequel les médecins aliénistes pourront exercer leur sagacité. Es pérons qu'ils finiront par découvrir de quelcôté est la vérité.

L'OPINION PUBLIQUE."

Journal Politique et Litteraire

Publié tous les Jeudis à Mentréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

..... \$3.00 par année 3.50 7 Centins.

Envois par lettres enrégistrées ou par ordre sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

Annonces: 10 Centins la ligne pour chaque inser-

Tous ceux qui ne renverront pas le jeurnal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnement pour moins de

six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.
Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau
de l'administratior, No. 1. Côté de la Place d'Armes.
L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autoriaés à recevoir de d'esabonnements.
Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en
donner avis hoit jours d'avance.
Si l'abonné ne reçoit pas so. journal il est requis
de porter plai, te immédiatement à l'administration.

FRAIS DE POSTE-ATTENTION!

Les frais de Poste sur les Publications hebdoma-daires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de Poste de l'abenné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à L'OPINION PUBLIQUE ou aux Rédactours, No. 1. Côte de la Place d'Art es, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à ékorge E. DESBARATS seul charge de l'adu inistration du journal.

The Canadian litustrated News' Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature. Science et Art, Agri-sulture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis a Montréal, Canada,

Par GEORGE E. DESBARATS.

CLUBS.

2h aque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra 420, aura droit à six copies pour l'année.
Les abonnés de Montrés l'eccevront leur journal à dumicile.
Port : 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnes, à leurs bureaux de poste respectifs.
Les remises d'arge par un mandat de l'oste ou par lettre enregistree, seront aux risques de l'Editeur.
On recever de l'Edi-

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la tigne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:

1--COTE DE LA PLACE D'ARMES--1 BULEAU DE PUBLICATION ET ATELIERS

219-RUEST. ANTOINE-519

"THECANADIAN PATENT OFFICE RECORD AND ME-CHANICS MAGAZINE.

E SOUSSIGNÉ vient de commencer la publication, en largue anglaise, d'une revue mensuelle, portant le titre ci-dessus, destinée apécialement à faire c manitre, au moyen de dessusse et de profiteutiors les nouveunx bruets accordés par le Buragudas Patentes à Ottewa. Cette revue, publice sous le contrôle immediat et avec la sanction de l'Honorable Commissaire des Brevets pour la

GEO. & DESBARATS, Editour-Propriétaire.

SALON DES MODES.

ME. ANNE DE FUNKAL venant directement de Paris, vient d'établir ici, rue de l'Université, No. 55, coin de la rue Ste. Catherine, ler étage, un salon des modes. Etant munie de oha-peaux, parures, fleurs et gilets de la dernière mode, elle se recommande à la classe fashionable, en as-surant une exécution prompte de toutes les com-mandes.

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des indiscrétions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. frent. Adre New-York.

GEORGE YON,

MARCHAND DE POELES,

PLOMBIER ET FERBLANTIER.

NO. 241, RUE ST. LAURENT, MONTBEAL.



OUT en remerciant mes nombreuses pra-TOUT en remerciant mes nombreuses pratiques et le public en général de l'encouragement libéral que j'ai requ, j'ai le plaisir d'annoncer que je viens de recevoir un assortiment très-considérable de poèles d'hiver des patrons les plus nouveaux et le système le plus économique ; aussi un assortiment de champlures importées. Toutes commandes exécutées avec soin. Une visite est respectusement sollicitée.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

Eb chots up in tromme d'Apriette mouge dans les malaches des Podmous et de corre, lei que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes prepriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 22 centins par boutoille. A vondre chez tous lesprincipaux pharmaciens du Canada. Engres eten détail ches le préparateur HENT R. GBAT PHARMACIEN.

144 mus St. Laurent, les de la Catalant.

(Etabli en 1859.) Eb onots us in tromme d'honnette liouge

(Etabli ev 1859.)

POUDRE ALLEMANDE,

SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VEN OUR CHFZ TOUS LES EPICIERS RESPECTABLES. 4-38 22.

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN

HARDES FAITES. DRAPS, "TWEELS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c. Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits

et avec promptitude.
Une visite est solicitée.
R. DEZIEL,
4-2777 131, Rue St. Joseph.

USINES À MÉTAUX DE LA PUISSANCE. (Etablies en 1828.) CHARLES GARTH & CIE.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

MANUACTURIME BT IMPORTATEURS

De CUIVRE à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc.

On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés. les conservatuires, les serres, etc., par le moyen de la vapeur ou de l'eau chaude.

Bureau et Manufacture

No. 536 à 542, RUE CRAIG,

MONTEFAL.

4-2555



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL.

ES COMMISSAIRES nommés pour construire le Chemin de Fer Intercolonial, dons nent avis public qu'ils sont prêts à recevoir de-Soumissions pour la construction d'un "Terminus à eau profonde." à la Pointe-au-Père.

On peut voir les plais et devis aux bureaux des Irgénieurs, à Ottawa et Rimouski, le et après le Vingtième jour de November prochain.

Des Soumissions marquées "Soumissions pour le Havre et ligne d'embranchement." eront reçues au Bureau des Commissaires, Ottawa, jusqu'à six hrs. p.m. du Vingtième jour de Décembre prochain.

A. WALSH,
ED. H. CHANDLER,
C. J. BRYDGES,
A. W. MCLELLAN,
Commissaires.

Bureau des Commissaires, de Ottawa, 17 Oct., 1873.

4-44 4 f

1873.

NOUVEAUX POËLES CHARBON. CHRZ

L. J. A. SURVEYER 524, Rue Chaig, Montreal. 4-24zz

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal Canada.